Printemps 2020 Hors série 9

Le Trésor des Kirouac

Revue des descendants d'Alexandre de Kervoach

Témoin de l'actualité Kirouac depuis 1983



Jan Kerouac, Los Angeles, 1978.
(Photographie © : Marie-Andrée Cossette; courtoisie de Gerald Nicosia)

Kirouac Kirouack | Kérouac Kérouack | Keroac Keroack | Kéroack Kyrouac | Breton Burton | Curwack Curwick

MOT DE PRÉSENTATION

François Kirouac

Ce neuvième numéro hors série du ***Trésor des Kirouac*** est consacré à Janet Michele Kerouac (1952-1996). Écrivaine marchant dans les traces familiales, Jan, comme tous se plaisaient à l'appeler, est la fille du célèbre écrivain franco-américain, Jack Kerouac, auteur du livre-culte ***On The Road.***

Décédée très jeune, à quarante-quatre ans, elle fut marquée par l'absence de son père qu'elle ne rencontrât que deux fois au cours de sa vie. Ce que nous connaissons d'elle, nous le devons en très grande partie à son ami l'auteur américain, Gerald (Gerry) Nicosia, qui est aussi le biographe de son père. Vous trouverez donc dans ce document quelques textes provenant de Gerry Nicosia, un collaborateur assidu au ***Trésor des Kirouac*** depuis de nombreuses années, et que nous remercions grandement.

Le lecteur pourra aussi prendre connaissance d'un texte de Jacques Kirouac que sa rencontre avec Jan marqua profondément. Il ne fut pas le seul d'ailleurs à considérer cette femme comme un être d'exception. Tous ceux qui l'ont connue la considéraient comme tel. Parmi ceux-ci, on pourra lire dans ce numéro un texte de Deborah Lash Bower, sœur de John Lash, le premier époux de Jan avec qui elle s'enfuit au Mexique à l'âge de quinze ans. Ce texte non seulement nous décrit ce qu'était Jan pour Deborah Bower, mais celle-ci nous raconte les derniers moments de sa vie à Albuquerque au Nouveau-Mexique.

Finalement, nous vous présentons un texte de Bill Bower, l'époux de Deborah Lash, qui a contribué lui aussi, à sa façon, à ce que l'on connaît de Jan en se rappelant du temps passé avec elle.

Bonne lecture!

Le Trésor des Kirouac
Numéro hors série 9
(en version numérique seulement)
ISSN 0833-1685

Le Trésor des Kirouac, bulletin de liaison de tous les descendants d'Alexandre de K/voach, est publié en version française et anglaise. Il est distribué à tous les membres de ***l'Association des familles Kirouac inc***.

Les reproductions d'articles sont permises à condition d'obtenir au préalable l'autorisation expresse de ***l'Association des familles Kirouac inc.*** ainsi que celle de l'auteur.

Auteurs et collaborateurs pour ce numéro hors-série :
Bill Bower, Deborah Lash Bower, Jacques Kirouac, Gerald Nicosia, Jacqueline Arruda Soarès, David Stuart

Conception graphique
Page couverture : Jean-François Landry
Logo de l'Association au verso du bulletin : Raymond Bergeron
Le bulletin : François Kirouac

Montage
François Kirouac

Traductions et révision linguistique des textes
Michel Bornais, Céline Kirouac, Lucille Kirouac, Marie Lussier-Timperley

Politique éditoriale

L'Éditeur (La Rédaction) du bulletin *Le Trésor des Kirouac* (incluant les bulletins *Le Trésor Express*) peut corriger et abréger les textes qui lui sont soumis, ainsi que refuser la publication d'un texte, d'une photo, d'une caricature ou d'une illustration, jugés inappropriés en regard de la mission de l'AFK ou, à son avis, susceptibles de causer préjudice, que ce soit à l'Association, à un de ses membres, à toute personne, à tout groupe de personnes ou à un quelconque organisme. Rien ne pourra être publié dans **Le Trésor** sans l'accord préalable de son auteur; ce dernier devant assumer l'entière responsabilité du matériel proposé.

Dépôt légal 2e trimestre 2020
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

Édition
L'Association des familles Kirouac inc.
3782, Chemin Saint-Louis, Québec (Québec) Canada G1W 1T5

Table des matières

Le Trésor des Kirouac, numéro hors série 9

Biographie de Jan Kerouac par Gerald Nicosia 3

Mes souvenirs de Jan par Gerald Nicosia 6

Ma rencontre avec Jan Kerouac, le début d'une expérience unique par Jacques Kirouac 7

Souvenirs en photos de Jan Kerouac (1957 à 1983) 16

Mes souvenirs de Jan Kerouac par Bill Bowers 21

Souvenirs en photos de Jan Kerouac (1985 à 1988) 23

Voyage à Québec de Jan Kerouac 25

En mémoire de Janet Michele Kerouac par Deborah Lash Bower 29

Souvenirs en photos de Jan Kerouac (1990 à 1995) 32

Survol des années consacrées à ***Parrot Fever***, par Gerald Nicosia 35

Divers témoignages d'affection 44

Pour en savoir plus sur Jan Kerouac 46



Gerald Nicosia
(Photo : J. A. Michel Bornais)

Biographie de Jan Kerouac

par Gerald Nicosia

Texte paru dans Le Trésor des Kirouac, numéro 83, mars 2006, pp 10-11

Achevé de traduire le 13 février 2006 à Beauport, Québec, par J.A. Michel Bornais.

Jan Kerouac est née le 16 février 1952 à Albany, New York. Sa mère, Joan Haverty, était une jeune couturière qui s'était enfuie à New York quelques années auparavant pour échapper à une mère sévère et exigeante.

C'est à New York que Joan a rencontré Jack Kerouac, jeune auteur de 28 ans, dont le premier roman, **The Town and the City,** avait été en cette année 1950, un échec commercial. Tous les amis de Kerouac se mariaient et il se sentait perdu et à court de moyens, vivant encore auprès de sa mère. Jack a épousé Joan trois semaines après leur rencontre, c'est-à-dire le 17 novembre 1950; six semaines plus tard, Joan était enceinte.

Pendant cette période, en l'espace de trois semaines, Jack écrivit ce qui allait devenir le plus célèbre et le plus influent de ses romans, ***Sur la route* (*On the Road*).** Mais ***On the Road*** était révolutionnaire dans tous les sens du mot.

Dactylographié d'un seul jet, avec une calligraphie japonaise, sur une lisière de papier à dessin longue de 120 pieds (36 mètres), faite de feuilles collées les unes sur les autres, ça n'avait vraiment pas la présentation d'un roman conventionnel et il fut refusé partout.

Sans aucune ressource financière prévisible pour l'avenir, Jack demanda à Joan de se faire avorter. Devant son refus, il est retourné vivre chez sa mère, niant que le bébé était le sien. Joan est aussi retournée chez sa propre mère à Albany; c'est alors qu'a débuté la tragique vie de Janet Michele* Kerouac

Jan a grandi dans plusieurs endroits : dans le nord de l'État de New York (dans les logements minables du Lower East Side de New York) ou dans le Missouri rural après le décès de sa mère. La famille était presque toujours dans une grande misère vivant de l'aide sociale. Sa mère menait, ce qu'on appelait à l'époque, la vie de bohème : beaucoup d'art, de poésie, beaucoup d'amants et d'aventures et peu de temps pour ses enfants. Jan était une enfant de la rue. À treize ans, elle avait goûté à l'héroïne et s'était prostituée pendant une courte période. Jan grandissait dans le tumulte des années soixante quand la promiscuité sexuelle et l'abondance de drogues, telles que la marijuana et le LSD se trouvaient partout dans son entourage. Elle faisait l'aller-retour dans les centres de jeunesse et les établissements de détention juvénile. Enceinte à quinze ans, elle fugue au Mexique avec un voisin du nom de John Lash, amateur de sciences occultes et écrivain en devenir. Il était son aîné de presque dix ans et avait déjà roulé sa bosse un peu partout dans le monde.



Jan Kerouac à Boulder au Colorado le 28 juillet 1982. (Photo C. L. Gurwell)

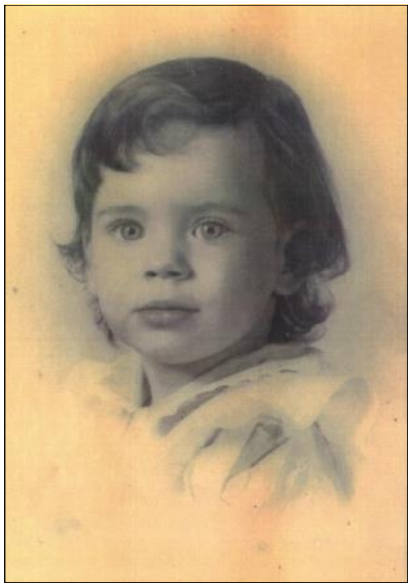
* Tel qu'inscrit sur son certificat de naissance.

Jan avait déjà rencontré son père alors qu'elle avait dix ans, en 1962, quand sa mère avait contraint Jack à se soumettre à un test sanguin devant prouver qu'il était le père de Jan, ce qui l'obligerait à lui verser une aide financière pour sa fille. Jan l'aimait follement et priait pour son retour, mais il ne l'a jamais fait. Une fois seulement, elle le rejoignit par téléphone et ils conversèrent pendant une heure malgré qu'il ait été saoul. Il lui avait dit : « Tu n'es pas une *Canuck* (canadienne n.d.t.), tu es bretonne » et lui a recommandé d'être fière de son héritage français. Avant de quitter pour aller au Mexique avec Lash, elle se rendit en compagnie de ce dernier, le voir une dernière fois à Lowell, Massachusetts. Il s'est timidement assis près d'elle sur le sofa et il lui a montré le portrait de son frère Gérard suspendu au mur, en lui disant qu'il croyait que ce « saint-enfant » avait été le guide de tous ses écrits. Mais sa troisième épouse, Stella Sampas, a alors insisté pour qu'elle quitte la maison. Avant que Jan ne quitte, Jack lui a dit: « Bien sûr, va au Mexique, écris un livre et utilise mon nom. »

Rendue au Mexique, elle a accouché de Natacha, malheureusement morte à la naissance. Elle y a aussi écrit un livre avec Lash, un roman intitulé ***The Influence***. Ils sont ensuite retournés aux États-Unis pour y vivre parmi la communauté hippie de San Francisco. Ils finirent éventuellement par migrer dans une commune hippie de Little River, dans le nord de la Californie, où elle entendit à la radio l'annonce du décès de son père survenu le 21 octobre 1969. Lash ne lui était pas fidèle et elle finit par le quitter, partant « sur la route » comme son père, traversant le Mexique et l'Amérique du sud pour vivre les aventures qu'elle croyait nécessaires pour lui permettre de devenir un écrivain. Par la suite, elle est retournée aux É.-U. pour résider à Santa Fe où Lash la rejoignait à l'occasion et c'est là qu'elle a débuté son premier roman autobiographique sérieux d'abord intitulé, ***Everthreads***.

En juin 1978, lorsque j'ai rencontré Jan à San Francisco, elle avait presque terminé ***Everthreads***. Entre-temps, elle avait aussi vécu le plus souvent près de sa mère, à Kittitas, État de Washington, où elle était plongeuse dans un restaurant ainsi qu'employée dans une conserverie de maïs. Pauvre, elle menait une vie misérable et était totalement inconnue du monde littéraire. Je l'ai aidée à vendre ce premier roman en la mettant en contact avec un agent littéraire du nom de Joyce Cole, et ***Everthreads***, avec le nouveau titre de ***Baby Driver,*** a été publié en 1981, accueilli avec enthousiasme. Jan est alors elle-même devenue une célébrité littéraire. Elle était invitée à des conférences littéraires un peu partout dans le monde et a toujours témoigné de l'affection qu'elle éprouvait pour son père ainsi que de son regret du fait qu'il ne fut jamais un père dévoué… que pour l'essentiel, elle n'était que l'esclave de son écriture et de sa mère. L'absence de son père a laissé dans sa vie un trou béant qu'elle comblait avec trop d'alcool et trop de drogue. Néanmoins, elle a pu compléter un deuxième roman d'importance, un volet de la trilogie de sa vie intitulé ***Train Song***, lequel a été publié en 1988, suscitant encore d'excellentes critiques.

Ses livres ne lui ont toutefois pas apporté beaucoup de revenus et pendant tout ce temps, elle vivait pauvrement. En fait, les lois américaines sur les droits d'auteur lui accordaient la moitié des droits d'auteur de son défunt père, ce qui était considérable, mais les membres de la famille Sampas ne l'ont jamais informée de ce fait. Lorsque Jan l'a elle-même découvert, informée par le fils de John Steinbeck, à Boulder, les



Janet Michele Kerouac
(Photo : collection Jacques Kirouac, courtoisie de la succession de Jan Kerouac)

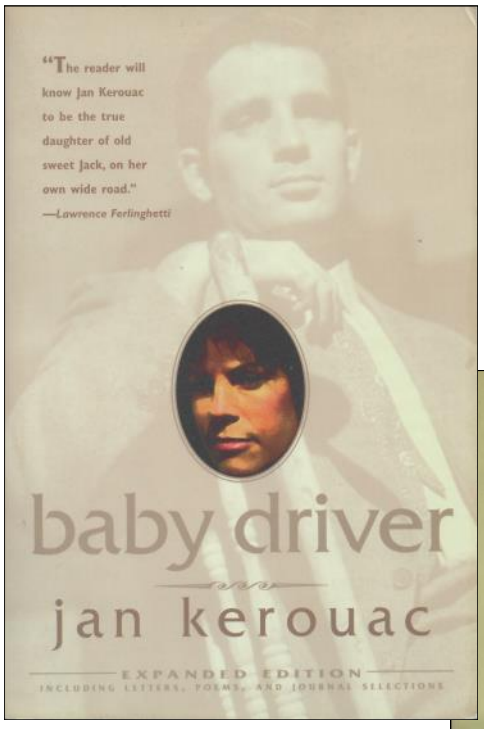
Sampas ont alors refusé de lui verser la moitié des droits d'auteur de Jack qu'elle était en droit de recevoir. Jan s'est vue dans l'obligation de faire appel à des avocats pendant trois ans pour parvenir à contraindre les Sampas à commencer les paiements en 1986. Ils retardaient quand même encore l'émission des chèques et ne versaient pas tout ce à quoi elle avait légalement droit.

L'état de santé de Jan n'était pas très bon. Elle avait hérité de son père d'une forme d'hémophilie et bien sûr, en raison de toutes ces infortunes, elle ne prenait pas grand soin de sa santé non plus. En 1991, alors qu'elle était à Porto Rico, elle a été victime d'une défaillance rénale majeure dont elle a failli mourir. Elle ne pourra ensuite survivre qu'en procédant elle-même à une hémodialyse, quatre fois par jour pour le restant de ses jours. Avant de décéder, elle a sérieusement essayé de terminer un troisième roman, ***Parrot Fever***, qui aurait été la conclusion de la trilogie. Mais encore une fois sa vie a été bouleversée en 1994 par la découverte de l'évidence que les Sampas avaient produit un faux testament de sa grand-mère, s'appropriant à eux seuls toute la succession de Jack Kerouac (maintenant évaluée à plusieurs

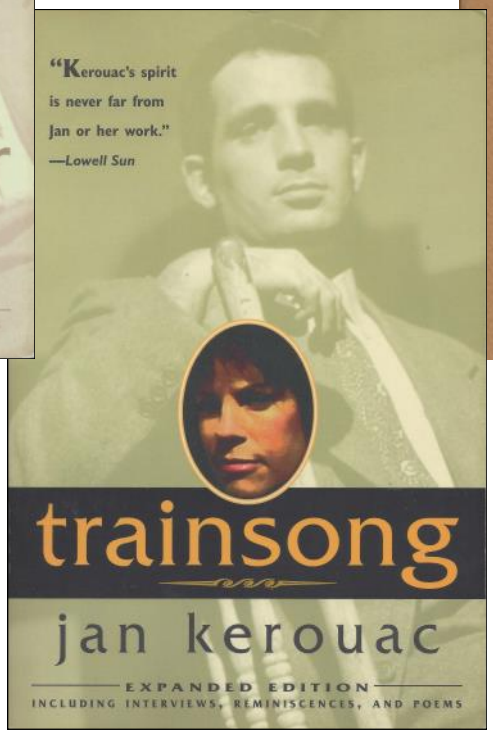
millions de dollars.) N'eut été de ce faux testament, elle en aurait hérité ainsi que son cousin Paul Blake Jr, le fils de Caroline (Ti Nin), la sœur de Jack décédée en 1964.

En 1994, Jan intente une poursuite contre les Sampas dans le but de faire rejeter le faux testament. Cette poursuite et la complétion de ***Parrot Fever***, achevèrent de consumer ce qui restait de sa brève existence. Elle est malheureusement décédée le 5 juin 1996, trois mois avant que débute l'audition de la cause à St. Petersburg, en Floride. Elle avait alors presque terminé ***Parrot Fever***.

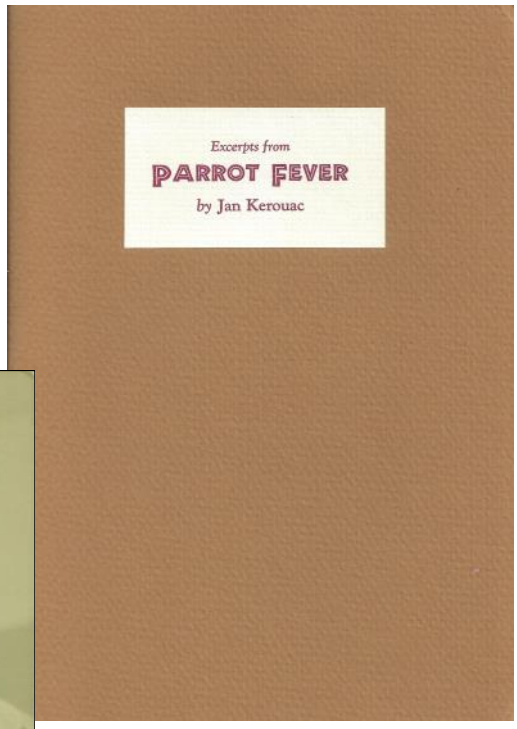
Étant son exécuteur littéraire, j'ai vendu ***Parrot Fever*** à Thunder's Mouth Press. Par la suite, l'héritier de Jan, John Lash, a conspiré avec John Sampas, exécuteur testamentaire de la succession Kerouac, pour qu'en 1999, je sois radié comme exécuteur littéraire, juste avant que je puisse amener ça devant les tribunaux. Mais la vente de ***Parrot Fever*** à Thunder's Mouth Press est demeurée légale et j'ai trouvé un excellent éditeur en la personne de Phil Cousineau, pour terminer la mise en forme du manuscrit en vue de sa parution. Toutefois, cette tragédie connut un bien triste dénouement quand en 2004, Thunder's Mouth Press, après avoir reçu de John Sampas plusieurs manuscrits de Jack Kerouac d'une valeur appréciable, a pris la décision d'annuler la publication de ***Parrot Fever*** que Jan désirait de tout son cœur voir publié un jour.



Page couverture de la deuxième édition de ***Baby Driver*** publié par Thunder's Mouth Press en 1998. La première édition avait été publiée par St. Martin's Press en 1981. (ISBN 1-56025-184-0)



Page couverture de la deuxième édition du deuxième roman de Jan Kerouac, ***Train Song***, publié chez Thunder's Mouth Press en 1998. La première édition avait été publiée en 1988 par Henry Holt and Company, Inc.
(ISBN 1-56025-165-4)



Page couverture d'un livret d'extraits du troisième roman de Jan Kerouac, ***Parrot Fever***, gracieusement produit par un ami afin d'aider Jan qui avait besoin d'argent pour payer ses dépenses médicales et juridiques. ***Parrot Fever***, n'a pas encore été publié. Ceci est la photo de la copie que Jan avait remise à Jacques Kirouac.

Mes souvenirs de Jan Kerouac

par Gerald Nicosia

Texte paru dans Le Trésor des Kirouac, numéro 83, mars 2006, p.12

Fini de traduire par J.A. Michel Bornais, à Québec, le 21 janvier 2006.

J'ai connu Jan Kerouac durant près de vingt ans et je retiens d'elle des milliers de souvenirs. Lorsque je l'ai rencontrée pour la première fois, elle avait vingt-six ans, une beauté pétillante aux yeux bleus et à la chevelure noire. Elle était vive d'esprit, très articulée et très drôle. Elle aimait bien le camping, jouer la nigaude, faire des grimaces, raconter des farces et mystifier les gens avec d'extravagantes histoires inventées. C'était très amusant d'être en sa compagnie. Mais, j'ai aussi découvert qu'elle avait un côté très sombre et très malheureux. Un jour, alors que nous étions à dîner dans un restaurant de New York, je lui ai demandé ce que serait sa destinée. Je me demandais si elle croyait devenir un jour un écrivain célèbre, alors qu'elle était à terminer son premier roman, ***Everthreads*** (publié plus tard sous le titre de ***Baby Driver***).

Et Jan de répondre : « Ma destinée est d'être pulvérisée. » J'en suis presque tombé en bas de ma chaise. Cette fois, elle ne faisait pas de farces. Elle était extrêmement sérieuse. Elle ne croyait pas vivre très longtemps. Elle avait l'impression qu'elle sombrerait dans l'oubli, morte, inconnue et sans avoir été aimée. Elle est morte jeune, mais elle était dans l'erreur pour ses deux autres impressions. À sa mort, elle était aimée par plusieurs qui connaissaient la petite fille au cœur pur qui se cachait à l'intérieur de la jeune fille indomptée et… elle n'était pas une inconnue. Elle avait écrit trois excellents romans (le dernier en liste, ***Parrot Fever***, n'est pas encore publié malheureusement) et on se souviendrait d'elle, tel qu'elle le souhaitait, comme la « fille qui a tenté de sauver les archives de son père » des mains de ceux qui les vendaient à la pièce aux collectionneurs et revendeurs d'un peu partout sur la planète. Elle désirait que les documents de son père soient conservés dans une bibliothèque et non vendus au plus offrant simplement pour faire de l'argent. La bataille se continue toujours.



Jan Kerouac et Gerald Nicosia à Boulder, Colorado, en août 1982, à l'occasion de la rencontre organisée par l'Université Naropa pour souligner le 25e anniversaire de la publication de ***On The Road.*** (photographe inconnu)

Je me souviens de sa poésie, de ses histoires, de son amour exubérant de la vie et comment elle aimait les langues, apprendre de nouveaux mots et de nouvelles langues, explorer de nouveaux endroits où elle n'était jamais allée. Je me souviens aussi de sa passion pour la justice pour les pauvres et pour les exclus. Elle dénonçait continuellement le Congrès américain et le parti républicain pour les coupures de l'aide financière aux défavorisés et de l'assistance sociale. Aimant tous les animaux, elle était révoltée par la destruction de notre environnement terrestre. Au-delà de tout, elle s'intéressait à tous ceux qu'elle rencontrait. Elle ne jouait pas à la « fille célèbre », mais était plutôt accessible à tous, parlait à tous ceux qui voulaient l'approcher, répondait à toutes les lettres qu'on lui adressait. Elle s'estimait gratifiée d'être la fille de Jack Kerouac et désirait partager ce cadeau avec le monde entier. Et dans les faits, c'est ce qu'elle a fait et ce qu'elle fait encore par ses écrits et par tous ses efforts investis dans la préservation des archives Kerouac.

En qualité d'exécuteur de sa succession littéraire, selon ses instructions, j'ai confié tous ses documents personnels à la Bibliothèque Bancroft de l'Université Berkeley de Californie, où ils pourront être consultés par toutes les générations à venir.



(Photo : Duarte Moniz)

Gerald Nicosia, Jacques Kirouac et Janet Michele Kerouac, au Washington Square Park quelques minutes après avoir été jetés à la porte de la *Conférence Jack Kerouac* à l'université de New York (NYU) le 5 juin 1995. Jan portait un T-shirt arborant un texte tiré de la dernière lettre de Jack Kerouac, écrite le 20 octobre 1969; lettre adressée à son neveu Paul Blake, Jr., dans laquelle Jack écrivait qu'il ne voulait pas que la famille Sampas ait quoique ce soit de son héritage littéraire, rien du tout.

Ma rencontre avec Jan Kerouac, le début d'une expérience unique

par Jacques Kirouac

Textes parus dans Le Trésor des Kirouac, numéro 84, juin 2006, pp 14 à 17 et Numéro 85, septembre 2006, pp 25 à 28

Tôt à l'automne 1988, j'apprends que Jan Kirouac, la fille unique de l'écrivain franco-américain Jack Kerouac, doit venir à Québec et que je pourrais la rencontrer. À ce moment-là, elle m'était complètement inconnue. Aussi, j'ai commencé à lire ***Baby Driver*** , son roman autobiographique, pour en savoir davantage. J'avoue qu'à la fin de la lecture du volume, je m'étais fait une opinion plutôt négative à son sujet et je me dis à moi même : quelle sorte de fille vais-je rencontrer durant le « cocktail » donné en son honneur au *Secrétariat permanent des peuples francophones* situé à la basse ville dans le Vieux-Québec?

Dans ce temps-là, j'étais président de *l'Association des Familles Kirouac* et si je portais beaucoup d'intérêt à Jack Kerouac comme écrivain, je n'avais aucun intérêt particulier pour sa fille et même pour ses volumes, le deuxième étant ***Trainsong***. Quand je la vis pour la première fois, elle était assez loin de moi, circulant autour de quelques personnes. J'ai pu voir qu'elle affichait un joli sourire et qu'elle était bien habillée, portant une jupe et un gilet foncé. Après quelques minutes, je l'ai rencontrée et je fus immédiatement frappé par ses yeux bleus qui étaient si brillants qu'ils ressemblaient à du cristal. Elle était calme et paraissait sereine. Me serrant la main, elle me dit quelques mots dans un anglais très compréhensible, parce qu'elle parlait lentement en articulant complètement ses mots. Mon appréhension négative s'évanouit complètement, mais le meilleur devait encore survenir.

En effet, je l'invitai pour un repas avec les membres du conseil d'administration de notre association de familles. Ainsi, le jour suivant, je fus à ses côtés pour au moins deux heures. Durant tout ce temps, elle se révéla comme un livre ouvert, me racontant plusieurs moments de sa vie, mais insistant davantage sur les deux seules rencontres qu'elle eût avec son père. Elle regrettait de n'avoir aucun souvenir de lui, sauf le bouchon d'une bouteille de boisson venant de sa première rencontre avec lui.

Elle ne mangea pas beaucoup et ne prit aucune goutte de vin, me disant qu'elle avait abandonné la boisson. Elle rajouta qu'elle vivait comme un moine dans son appartement à Kingston, New York. Durant ce repas, elle fit quelques croquis et dessina une auto sur le napperon blanc qui était disposé sur la nappe. Elle fit tout cela avec beaucoup de simplicité, souriant tout le temps, mais ne riant presque jamais. Elle affichait plutôt une certaine réserve, n'élevant la voix à aucun moment. Ainsi, à la fin de notre repas, j'avais un point de vue complètement différent de sa vie et d'elle-même. Après deux heures de conversation, elle me dit qu'elle se sentait fatiguée, mais avant de quitter le groupe, elle fit un petit discours. Elle nous dit qu'elle était heureuse de trouver une nouvelle famille avec notre Association dont elle devint une membre régulière. À la fin de cette première rencontre, j'étais impressionné par sa grande simplicité. Elle se montra sans prétention et j'éprouvai pour elle



Jacques Kirouac (1927-2019)
Président fondateur de
l'Association des familles Kirouac

beaucoup de sympathie. Selon moi, elle n'était pas responsable de la pauvre enfance qu'elle eût à cause de l'absence de son père.

Quelques mois après notre première rencontre, elle envoya un court article pour notre revue, faisant la narration de son voyage à Québec[1]. En voici quelques extraits en traduction libre. « Lorsque nous sommes sortis de l'automobile, la toute première chose que je vis fut l'apparition du Château Frontenac. Je n'en savais rien jusque-là, mais les sombres et mystérieuses tourelles semblaient me transmettre son nom dans ma tête. Alors, nous marchons péniblement le long de la rue où je fus surprise de voir une plaque en bronze rivée sur un édifice en pierre où était gravé, juste à la hauteur des yeux : « *L'Association des Familles Kirouac* »[2] . Soudainement, je me rappelai comment j'avais l'habitude

---

[1] *Voir le récit de Jan en pages 25-26 du présent numéro.*

[2] *En fait, il était écrit : « Club Jack Kerouac ».*

de parcourir l'énorme annuaire téléphonique de Manhattan lorsque j'étais enfant à New York, cherchant en vain mon nom et finalement pour en venir à la déplorable conclusion que j'étais une sorte de phénomène. Alors pas ici, je n'en suis pas hé ! C'est mon genre de ville. À l'étage, dans une salle immense, je rencontre un grand nombre de personnes toutes très chaleureuses et simpatiques (sic) [3] Et au milieu d'eux tous, il y avait deux yeux bleu ciel qui me visaient comme un faisceau de guidage... mon cousin Jacques Kirouac, le président de l'Association. Dès que je l'ai rencontré et pris sa main, j'ai instantanément ressenti un attachement beaucoup plus proche qu'avec ma grand-mère ou mon oncle ! En plongeant mon regard dans les yeux de Jacques, j'avais l'impression de me regarder dans un miroir. »

Comme on peut le voir, dès ce moment, nous fûmes bien disposés l'un envers l'autre de sorte que des liens d'amitié s'établirent. Bien que notre « cousinage » remontait assez loin dans notre arbre généalogique, je devins le Kirouac le plus proche de Jan et quelques années plus tard, elle me dit que je représentais une sorte d'oncle pour elle-même.

Quelques mois plus tard, en mars 1989, je suis arrêté à son logement à Kingston, N.Y. en route pour la Floride avec mon épouse. Jan vivait dans la partie historique de la ville. De gros arbres recouvraient les maisons de pierres assez cossues, mais son appartement se situait dans une vieille maison qui aurait eu besoin de rénovation. Elle nous attendait sous la véranda pour que nous puissions la trouver facilement. Une fois à l'intérieur, je fus surpris de voir le peu d'ameublements. Elle s'empressa de me dire que tout ce que je voyais ne lui appartenait pas. Elle était réellement pauvre, possédant seulement le matelas directement posé sur le plancher au milieu d'une chambre vide. J'ai pu voir en observant la dactylo empruntée qu'elle travaillait sur un projet de volume qui prendrait plus tard le nom de ***Parrot Fever***, mais qu'elle avait alors intitulé ***Fired from Paradise***. Avec beaucoup de naturel, elle me dit alors que ses livres constituaient ses enfants. Avec un regard triste, elle jeta un coup d'œil sur une pile de livres posés directement sur le plancher. Elle me dit que ces volumes (une bonne dizaine) avaient été écrits par son père, mais qu'elle ne les avait pas tous lus. Cela me surprit un peu, mais je n'osai pas lui demander pourquoi.

Dans une autre pièce, je fus étonné de voir le drapeau du Québec suspendu à un mur. Quelques années plus tard, elle me dit qu'elle appuyait la souveraineté du Québec. Je ne croyais pas qu'elle portait attention à cette question, mais à la longue, je me suis aperçu qu'elle s'intéressait beaucoup à ses racines.

Presque à la fin de notre rencontre, elle m'amena dans une petite chambre où il n'y avait pratiquement rien, sauf quelques boîtes et des papiers dispersés sur le plancher. Dans ce fouillis, elle chercha des photos et m'en donna une merveilleuse où on la voit dans une chaloupe sur la côte ouest de la Californie aux États-Unis[4]. De plus, bien qu'elle n'avait pratiquement rien, elle me donna tout un pain qu'elle avait cuit elle-même. C'était trop pour moi, sachant qu'elle avait peu de nourriture. Aussi j'en pris seulement la moitié, mais je fus réellement impressionné par ce cadeau, cela me démontrait comment il était important pour Jan de partager avec les autres. Je la quittai avec la promesse de la revoir plus tard en Floride où elle devait aller à Sarasota. Mais lorsqu'elle y fut, je n'ai pu la rencontrer au terminus d'autobus Greyhound tel que convenu. Un jeune homme vint plutôt m'informer qu'elle avait quitté le matin même son lieu de séjour sans savoir où la retrouver. Ce n'est que le lendemain au retour à mon motel plus au nord que le contact fut rétabli par une conversation téléphonique. Cela constituait notre premier rendez-vous manqué !



Jan Kerouac à Baja-California, au Mexique, en 1983
(Photo : courtoisie de la succession de Jan Kerouac)

[3] *En français dans le texte.*

[4] *Baja-California, est une péninsule située au sud de la Californie, et un état du Mexique. Cette photo est une de celles choisies pour illustrer la couverture de PARROT FEVER, le troisième roman de Jan qui devait sortir après son décès, mais le livre n'a pas encore été publié.*



Jan Kerouac chez elle à Kingston dans l'état de New York en mars 1989 offrant un pain qu'elle avait elle-même cuisiné. On peut voir le drapeau du Québec accroché derrière elle, signe de son attachement à ses racines francophones après sa visite à Québec quelques mois plus tôt, visite au cours de laquelle elle avait eu l'occasion de partager un repas avec les membres du conseil d'administration de *l'Association des familles Kirouac*. Voir le récit de ce voyage en page 25 du présent numéro. (Photographe inconnu, collection Jacques Kirouac)

Je compris plus tard qu'elle était comme un oiseau volant d'un arbre à l'autre. Il n'était pas facile de la rattraper. Il en fut de même lors de notre retour au Québec en passant par Kingston. Le même événement se reproduisit l'été suivant lorsqu'elle voulut revenir à Québec afin de poursuivre sa visite près de Rivière-du-Loup, en fait à Saint-Hubert, le pays de son grand-père paternel. Faire des projets avec elle n'était pas chose facile, l'impulsion du moment ne pouvant pas être pris pour acquis définitif. Mais nous sommes restés en contact surtout par ses cartes postales. J'étais étonné par les choix qu'elle faisait : sujets amusants, très colorés, textes très courts avec dessins, timbres se recouvrant, encre rouge, etc. En conséquence, elle m'apparut être un peu originale pour ne pas dire excentrique ; mais j'étais toujours heureux de les lire parce que je pouvais alors percevoir son humeur du moment.

Ensuite, après cette période de temps, elle m'écrivit qu'elle retournait à Eugene en Oregon pour prendre soin de sa mère, en phase terminale d'un cancer. Par la suite, j'ai perdu sa trace pendant un certain temps, ne sachant même pas qu'elle avait été à Porto Rico où elle a failli mourir à la suite d'une défaillance rénale. Aussi, je fus très content de l'entendre à nouveau au téléphone depuis son nouveau lieu de résidence à Albuquerque au Nouveau-Mexique. Naturellement, nous avons parlé de sa maladie, mais nous avions maintenant un nouveau sujet de conversation : la famille Sampas ! Elle soutenait que la signature de sa grand-mère Gabrielle sur son testament était un faux et qu'elle voulait poursuivre les Sampas. Mais étant malade, elle comptait sur son ami Gerry Nicosia et voulait que notre association de famille lui donne un support moral. Quelque temps plus tard, elle me téléphona de nouveau, me demandant de la rencontrer à New York pour l'aider dans son procès contre la famille Sampas. J'avais été peu disposé à y aller, n'étant pas convaincu de ce que je pouvais faire pour l'aider, mais après avoir reçu un appel téléphonique de Gerry

Nicosia, j'ai changé d'idée et je suis allé à New York au début de juin 1995. Ça serait la troisième fois que je verrais Jan, mais aussi la dernière.

Je l'ai rencontrée à New York, dans le lobby de l'hôtel où elle séjournait près de Times Square. Je vis aussitôt une différence dans son apparence. Elle avait beaucoup changé depuis nos quelques rencontres antérieures. Sa peau avait perdu son air de jeunesse, elle avait foncé et pris l'apparence du parchemin. Ses yeux bleus, quoique toujours brillants, montraient des taches de jaunisse. Elle m'apparut mal en point, je dirais même assez malade; elle était plutôt décharnée. Après notre conversation dans sa chambre d'hôtel, je la laissai avec son ami Gerry Nicosia. Gerry et moi étions du même avis : Jan était vulnérable surtout à cause des quatre dialyses qu'elle devait effectuer chaque jour (trente minutes chaque fois) et de tous les médicaments qu'elle devait aussi prendre. J'étais peiné de la voir dans cet état et, avec Gerry, il fut convenu de prendre bien soin d'elle. Le lendemain, en marchant sur la rue avec elle, je perçus un autre problème, elle manquait d'équilibre et elle avait besoin que quelqu'un la prenne par le bras. Elle n'était vraiment pas bien durant tout son séjour à New York, elle avait aussi une plaie au pied droit qui la faisait souffrir.

Il serait trop long ici de rapporter au complet les quatre jours que nous avons passés ensemble. Je vais seulement rappeler quelques points concernant la préoccupation principale de Jan à ce moment-là : la poursuite contre les Sampas afin de sauver l'héritage littéraire de son père. Je découvris qu'elle était d'abord venue à New York pour prendre part à un symposium sur Jack Kerouac, y voyant une occasion unique d'intervenir contre la famille Sampas et d'assurer ses droits sur la succession de son père. Elle voulait en effet faire une courte intervention à l'ouverture du symposium à l'Université de New York. J'étais à côté d'elle quand elle se leva et se dirigea vers l'estrade pour prendre la parole au microphone. Son « parrain » Allen Ginsberg était le maître de cérémonie. Elle ne put



Jan Kerouac et Jacques Kirouac, Washington Square, New York, 5 juin 1995. (Photo : Gerald Nicosia)



Jan Kerouac, New York, 5 juin 1995. Elle est décédée un an plus tard, soit le 5 juin 1996. (Photo : Gerald Nicosia)

malheureusement monter l'escalier étroit qui menait à l'estrade, car Helen Kelly, la directrice des programmes à l'Université de New York, lui en bloqua l'accès[5]. On fit même venir la police qui nous escorta à l'extérieur de la salle jusqu'au trottoir. Nous étions très désappointés devant l'échec du scénario que nous avions préparé ensemble, Jan donna alors une conférence de presse à l'extérieur, près du Square Washington, en face de l'université.

Très calmement et n'élevant jamais la voix elle donna son point de vue sur sa recherche de moyens pour sauver les archives de son père. Après avoir répondu à quelques questions, elle conclut alors en disant : « Je laisse le reste à Gerry Nicosia parce que je me sens trop malade pour continuer de parler. » Je dois ajouter qu'un des

[5] Lire le récit complet de cet événement raconté par Gerald Nicosia dans ***Le Trésor des Kirouac***, numéro hors série 8, été 2019, pages 16 à 20 dans l'onglet « Personnages marquants » du site Web de *l'Association des familles Kirouac* à cette adresse Internet :

http://familleskirouac.com/jacques_kirouac/Jacques%20Kirouac.pdf

panélistes du symposium vint me voir, pour me dire qu'il appuyait Jan, mais qu'il ne pouvait exprimer son point de vue publiquement. Apparemment, Jan embarrassait plusieurs administrateurs de l'université ainsi que certains organisateurs du symposium où manifestement elle n'était pas la bienvenue. Le lendemain, sur le trottoir en face de l'hôtel de Ville, avec un groupe de manifestants appuyant sa cause, elle se comporta comme une *cheerleader*. Elle criait d'une voix forte et je fus surpris de la voir presque sautant avec une pancarte portant le slogan *Kerouac Gate*. Pour moi, c'était comme si elle avait rajeuni de vingt ans et, au même moment, j'éprouvai de la joie de la voir manifester de façon si enthousiaste, mais je savais que son énergie durerait peu de temps. Après cela, nous sommes allés au restaurant où elle mangea moins de la moitié de la portion qu'on lui avait servie. Elle était exténuée et retourna à son hôtel pour une autre dialyse.

En dépit de sa maladie et du stress éprouvé par sa lutte pour sauver les archives de Jack, Jan n'avait pas oublié les années difficiles de son enfance vécue non loin de Washington Square où nous sommes allés faire une marche ensemble. Nous étions assis sur un banc, quand sa bourse tomba sur le sol et pratiquement tout le contenu s'éparpilla autour, même son argent. Je me levai aussitôt pour ramasser l'argent qui avait roulé. Elle me dit alors: « Jacques, laisse cela à terre pour les pauvres ». Je me rassis et elle me raconta que lorsqu'elle avait vécu dans Manhattan, dans le *lower east side*, elle se promenait pieds nus sur les trottoirs, pour chercher quelque nourriture dans les poubelles. Elle me dit aussi qu'elle avait dérobé de l'argent dans le tronc des pauvres pour se nourrir et elle offrit de me montrer l'église où elle avait effectué ce larcin. Elle me raconta tout cela sans aucune amertume. Lorsque je la quittai après ce temps passé ensemble à New York, elle me dit qu'elle avait l'intention de quitter Albuquerque, au Nouveau Mexique, pour aller demeurer à San Francisco en Californie. Mais après avoir connu quelques problèmes dans cette ville durant l'été, elle retourna vivre à Albuquerque.



L'auteur américain Allen Ginsberg (1926-1997), un ami de Jack Kerouac et un des premiers membres de la *Beat Generation*, et Jan Kerouac en route pour la cérémonie de remise des Grammy Awards à New York en 1991.

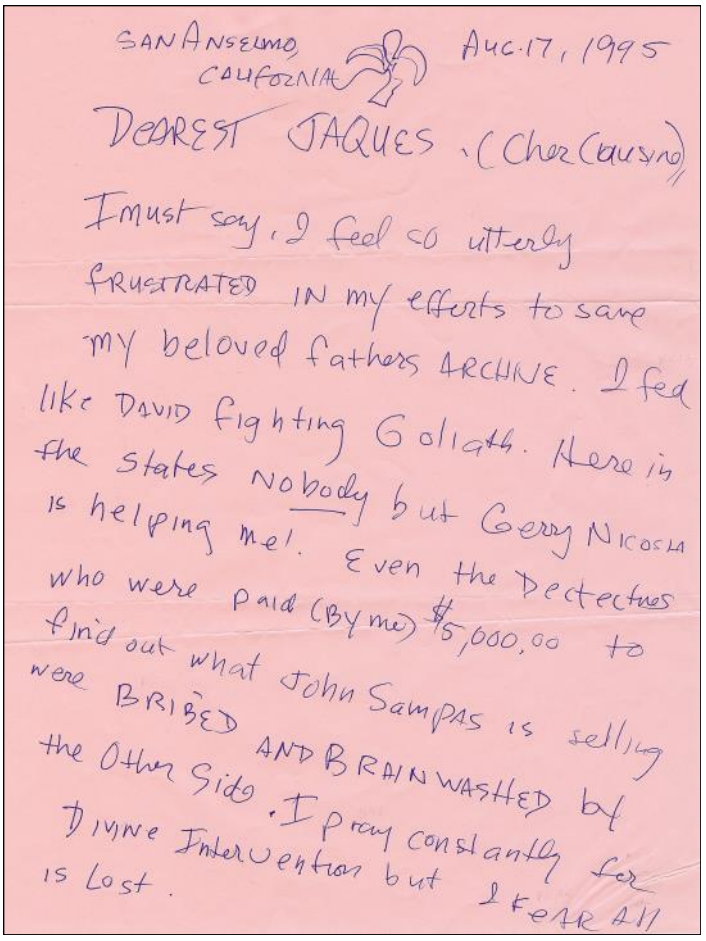
Depuis notre rencontre à New York jusqu'à son dernier séjour à Albuquerque, nous sommes restés en contact environ une fois par mois par téléphone plutôt que par cartes postales comme auparavant. Nous parlions de sa difficulté à terminer ***Parrot Fever*** à cause de ses problèmes visuels. Mais son principal souci résidait dans sa poursuite contre la famille Sampas. Cela lui causait beaucoup de stress et drainait toute son énergie. Il ne lui restait donc pas beaucoup de temps à consacrer à son troisième livre même si, selon moi, elle savait exactement ce qu'elle devait écrire.

C'est durant cette période de sa vie qu'elle m'envoya une lettre[6] très émouvante qui n'a encore jamais été publiée. Comme son père dans ***Vision de Gérard***, elle évoque ce qui était alors considéré comme notre devise familiale lorsqu'elle écrit: «Je comprends maintenant tout à fait la devise de la Famille Kerouac: aimer, travailler et souffrir. J'aime mon père, je travaille sur mon livre et je souffre sans cesse de problèmes de santé». En premier, elle applique cette devise familiale à elle-même. Son premier amour, selon elle, va à son père qu'elle a cherché durant toute sa vie. L'écriture constituait son travail et, à ce moment-là, elle travaillait sur ***Parrot Fever***, mais à cause d'une maladie grave, elle ne put compléter ce livre qui aurait conclu la trilogie. Il est intéressant de

[6] Ce texte de Jacques Kirouac fut écrit avant la publication de cette lettre personnelle de Jan à Jacques dans les pages 31 à 33 du numéro 76 du ***Trésor des Kirouac*** en juin 2004. Voir cette lettre à la page suivante.

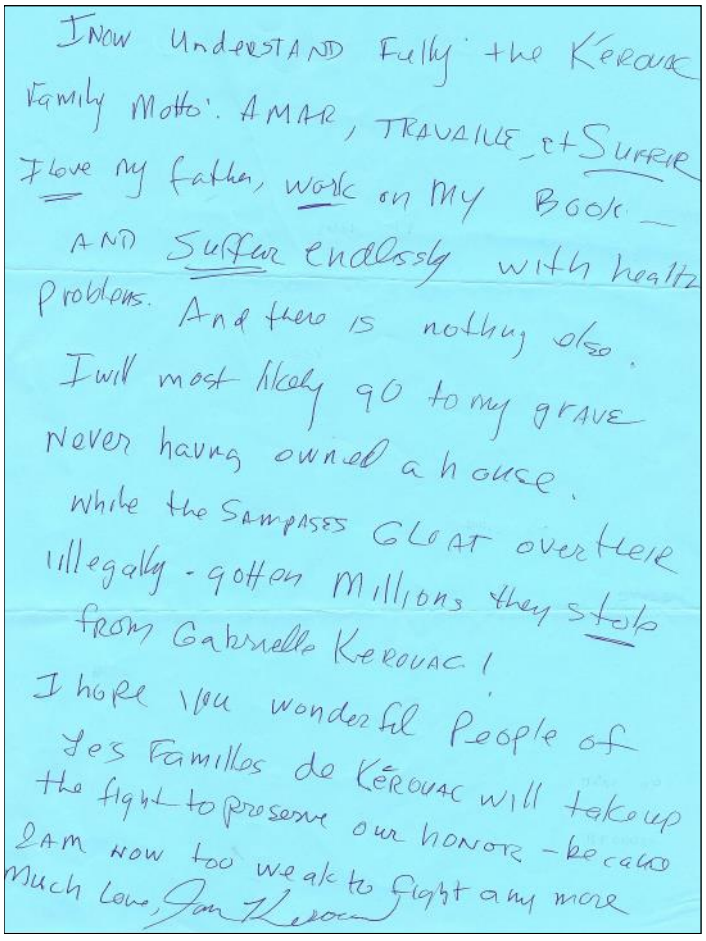
noter que Jan, comme son père, évoquait la souffrance non seulement comme un thème intellectuel mais aussi comme une expérience personnelle. Elle fait référence à la devise familiale pour démontrer ses liens avec les Kirouac, tout comme son père avait utilisé cette même devise pour se rattacher à son origine bretonne. Un peu plus loin elle conclut: « J'espère que vous, gens merveilleux des familles Kirouac, allez reprendre le combat pour préserver notre honneur parce que je suis maintenant trop faible pour continuer ». Cette lettre fût écrite le 14 août 1995, moins d'un an avant son décès.

Sa santé se détériorait de plus en plus, mais elle voulait toujours poursuivre le procès contre la famille Sampas. Elle appréciait l'appui moral de notre association de famille qu'elle considérait comme sa nouvelle famille, mais le travail sur le terrain était fait par Gerry Nicosia qu'elle considérait comme étant le seul à l'aider aux États-Unis. Dans l'esprit de Jan, le procès représentait plus qu'une affaire strictement personnelle puisqu'elle écrivait que cela se rapportait à « notre honneur ». La fille unique de Jack se sentait pratiquement seule à la fin de sa vie, mais elle comptait sur notre Association de Famille pour l'aider. Il est intéressant de noter qu'aux États-Unis le macaron identifiant notre association de famille devint le symbole de ralliement des partisans de Jan. D'ailleurs, sur sa carte d'affaire personnelle on retrouve la fleur de lys, symbole de ses racines françaises. Je constatai que vers la fin de sa vie, Jan se rapprochait de sa famille naturelle. Il n'était donc pas surprenant, mais plutôt significatif, qu'elle désirait être inhumée dans le lot familial à Nashua, au New Hampshire, même si elle n'avait jamais vécu à cet endroit. Elle m'avait même dit, lors de notre dernière rencontre à New York, qu'elle désirait qu'on dépose dans sa tombe le tigre en peluche qu'elle gardait sur son lit ; c'était son animal fétiche. Cette demande laisse bien entendre qu'à ce moment-là elle n'avait pas envisagé être incinérée. Par contre au moment de son décès, son lieu de sépulture dans le lot familial de Nashua fut problématique à cause de la succession de son père. Je reçus sa dernière carte postale en avril 1996. Elle m'écrivit qu'elle se sentait surtout fatiguée par le procès et par tous les délais causés par la famille Sampas mais, en dépit de tout cela, elle planifiait un voyage à Lowell pour l'automne suivant.


SAN ANSELMO, CALIFORNIA Aug. 17, 1995

DEAREST JAQUES. (Cher Cousin)

I must say, I feel so utterly FRUSTRATED IN my efforts to save my beloved fathers ARCHIVE. I feel like DAVID fighting Goliath. Here in the States Nobody but Gerry NICOSIA is helping me! Even the Detectives who were paid (BY me) $5,000,00 to find out what John Sampas is selling were BRIBED AND BRAINWASHED by the Other Side. I pray constantly for Divine Intervention but I fear All is Lost.


I Now UnderSTAND Fully the Kerouac Family Motto: AMAR, TRAVAILLE, et SUFFRIR
I love my father, work on My Book — AND Suffer endlessly with health Problems. And there is nothing else.
I will most likely go to my grave Never having owned a house.
While the SAMPASES GLOAT over their illegally-gotten Millions they stole from Gabrielle KEROUAC!
I hope You wonderful People of les Familles de KÉROUAC will take up the fight to preserve our HONOR - because I AM now too weak to fight any more
Much Love, Jan Kerouac

Transcription de la lettre de Jan du 17 août 1995

San Anselmo, California August, 17, 1995

Dearest Jacques (Cher cousin)

I must say, I feel so utterly frustrated in my efforts to save my beloved father's archive. I feel like David fighting Goliath. Here in the States nobody but Gerry Nicosia is helping me! Even the Detectives who were paid (by me) $ 5,000 to find out what John Sampas is selling where bribed and brainwashed by the other side. I pray constantly for divine intervention but I fear all is lost.

I now understand fully the Kerouac family motto, amar, travaille, et sufrir. I love my father, work on my book and suffer endlessly with health problems, and there is nothing else. I will most likely go to my grave never having owned a house, while the Sampases gloat over their illegally gotten millions they stole from Gabrielle Kerouac!

I hope you wonderful people of les familles de Kerouac will take up the fight to preserve our honour because I am now too weak to fight any more.

Much love, Jan Kerouac

Traduction libre

San Anselmo, California Août, 17, 1995

Très cher Jacques (cher cousin),

Je dois dire que je me sens absolument frustrée dans mes efforts pour sauver les archives de mon père bien-aimé. Je me sens comme David combattant Goliath. Ici dans les États, personne sauf Gerry Nicosia m'aide. Même les détectives qui furent payés (par moi) 5,000 $ pour trouver ce que John Sampas est en train de vendre ont été achetés et le cerveau lavé par l'autre côté. Je prie constamment pour une intervention divine, mais je crains que tout soit perdu.

Maintenant, je comprends complètement la devise de la famille Kirouac : Aimer, travailler et souffrir. J'aime mon père, je travaille sur mon livre et souffre sans cesse de problèmes de santé. Et il n'y a rien d'autre. Je vais très probablement aller dans ma tombe en n'ayant jamais possédé une maison tandis que les Sampas se réjouissent des millions obtenus illégalement et qu'il ont volés à Gabrielle Kerouac.

J'espère que vous, merveilleux gens des Familles Kerouac, allez reprendre le combat pour préserver notre honneur, parce que je suis maintenant trop faible pour continuer de combattre.

Beaucoup d'amitiés, Jan Kerouac



Carte de visite de Jan Kerouac offerte à Jacques Kirouac. Notez la présence de l'accent aiguë sur le « e » dans Kérouac, et de la fleur de lys à droite. (Collection Jacques Kirouac)

Elle me téléphona une dernière fois à la fin de mai, neuf jours seulement avant son décès. Elle sortait de l'hôpital, mais devait se rendre dans une clinique à cause de sa maladie. Elle me dit qu'elle était maintenant certaine d'être la fille de Jack à cause de sa maladie sanguine. Elle demeurait tout de même persuadée qu'il y aurait amélioration parce qu'elle avait l'intention de se rendre à St.Petersburg, en Floride, avec son ex-belle-sœur, et toujours son amie, Deborah Bower, pour la poursuite contre les Sampas. Elle ajouta qu'elle n'était plus capable de voyager seule. Il ne dit rien sur son troisième livre. À la fin de l'appel téléphonique, elle me dit qu'elle m'enverrait une photo d'elle avec les fleurs que je lui avais envoyées à l'hôpital. Au lieu de cela, je reçus un appel téléphonique de Deborah Bower au tout début de juin, me disant que «Jan était décédée la nuit précédente». Je fus écrasé par cette nouvelle et, même six ans après son décès, je suis encore très ému seulement en écrivant ces lignes. En fait, j'étais attristé par sa fin si soudaine alors qu'elle combattait fortement pour sauver les archives de Jack. Elle souffrit réellement de l'opposition de la famille Sampas qui contrôlait la succession de son père. Si ses deux premiers livres étaient surtout autobiographiques, le troisième se présentait de façon différente et était plus difficile à produire. Cela s'avérait trop éprouvant pour Jan qui m'avait confié à New York qu'elle savait qu'il lui restait que peu d'années à vivre. Elle nous a donc quittés en nous laissant un livre incomplet, mais qui était plus analytique de sa vie, comme j'ai pu le constater en lisant un chapitre de ***Parrot Fever*** qu'elle me dédicaça à New York le 3 juin 1995 pour souligner le jour de mon anniversaire.

ÉPILOGUE

À son décès, les funérailles de Jan furent célébrées à l'église catholique *Prince of Peace* à Albuquerque, Nouveau Mexique. Deborah Bower, son ex-belle-sœur, qui l'avait assistée jusqu'à son décès à l'hôpital, avait organisé le service funèbre. En 1997, David Bower[7], le demi-frère de Jan, avait l'intention d'aller inhumer ses cendres au cimetière de Nashua, le 16 février, jour anniversaire de sa naissance. Il accepta généreusement la proposition que je lui fis d'organiser le service anniversaire sur les cendres de Jan le 5 juin 1997. Ce service fut célébré par le révérend père Roland Côté, curé de la paroisse à Nashua. Une chorale de trois Franco-américains assuma le chant en français. Ce furent des funérailles privées, réservées aux proches et aux amis de Jan. Notre association de famille y fut représentée par trois couples du Québec. Le curé se rendit également au cimetière pour présider aux dernières prières.

Jan arrivait ainsi au terme de son voyage terrestre, de retour chez les siens dans le lot familial de ses grands-parents après tant d'années d'errance et de souffrance. Ayons une pensée compatissante pour elle.

---

[7] David Bower porte aujourd'hui le nom de David Stuart.



5 juin 1997, Nashua (NH), messe pour souligner le premier anniversaire du décès de Jan Kerouac : de gauche à droite sans distinction de rangée : John Paul Pirolli, « Buddah », un ami de Jan, Brad Parker, ami de Jan, David Bowers, demi-frère de Jan, Paul Kirouac, Maxine Bowers, épouse de David Bowers, Claire Robert et son époux, Jean-Yves Kirouac, Miles Bowers, neveu de Jan, Alberte Garon et son époux, Jacques Kirouac, le révérend Steve Edington, Clément Kirouac, alors président de *l'Association des familles Kirouac* et son épouse, Éliane Tardif.

Après cette messe, les cendres de Jan furent déposées dans le lot de la famille Kerouac dans le cimetière paroissial, Old Saint-Louis-de-Gonzague, à Nashua, New Hampshire. (Photographe inconnu)



Jan Kerouac chez elle à Hollywood
en Californie à l'été 1978.

(Photo : © Marie-Andrée Cossette,
courtoisie de Gerald Nicosia)



Dernier repos de Jan Kerouac au cimetière Old Saint-Louis-de-Gonzague à Nashua au New Hampshire.
(Photo : François Kirouac, 11 septembre 2014)

SOUVENIRS DE JAN KEROUAC



Albany (NY) vers 1957, Jan Kerouac et sa mère, Joan Haverty, alors que Jan reçoit un nouveau tricycle.
(Photo : courtoisie de la succession de Jan Kerouac)



New York - Jan Kerouac et sa mère, Joan Haverty.
(Photo : courtoisie de la succession de Jan Kerouac)



Ci-contre : Jan Kerouac et ses demi-sœurs : Kathy (à gauche) et Sharon photographiées à Albany dans l'état de New York.

(Photo : courtoisie de la succession de Jan Kerouac)

SOUVENIRS DE JAN KEROUAC



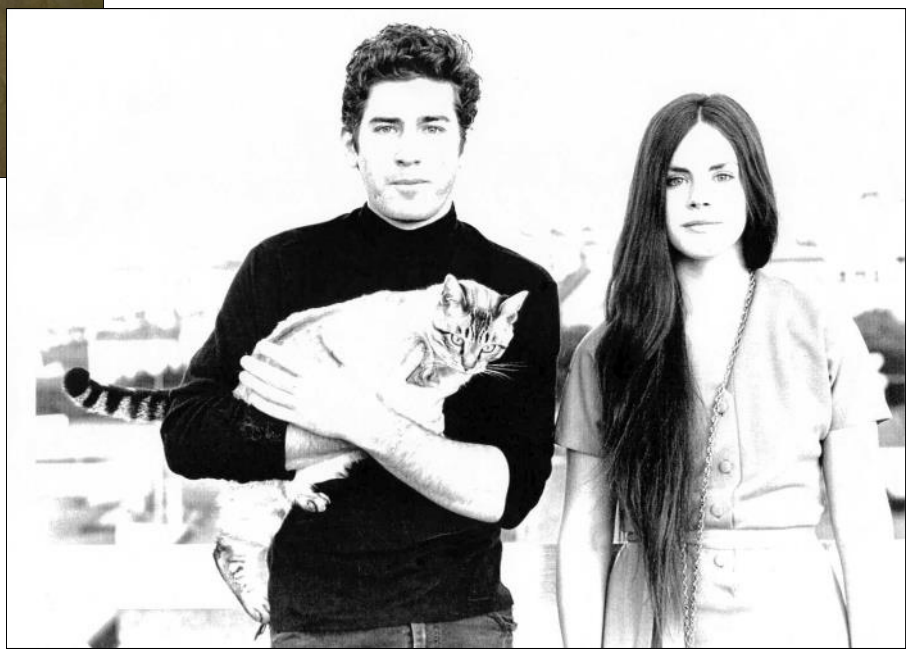
Jan Kerouac et ses demi-sœurs à Albany (NY) vers 1957
(Photo : Dave Haverty, oncle de Jan, courtoisie de la succession de Jan Kerouac)



Jan Kerouac à New York en 1961
(Photo : courtoisie de la succession de Jan Kerouac)



New York, 1967 - Jan Kerouac
(Photo : courtoisie de la succession de Jan Kerouac)



San Francisco, novembre 1968.
Jan Kerouac et son premier époux, John Lash.

(Photo : collection Bill Bower)

SOUVENIRS DE JAN KEROUAC



Juin 1978 - Jan Kerouac en compagnie de Carolyn Cassady (1923-2013). Née Carolyn Robinson le 28 avril 1923 à Lansing dans le Michigan, elle a été romancière. Elle a épousé Neal Cassady et a eu une aventure avec le père de Jan, Jack Kerouac. Carolyn est le personnage de Camille dans le roman de Jack, ***On The Road***.



Huntington, Long Island (New York), septembre 1978 - Gerald Nicosia, Lilian Dodson et Jan Kerouac tenant le manuscrit de son premier roman, ***Everthreads*** qui deviendra plus tard ***Baby Driver***. (Photo : Stanley Twardowicz, courtoisie de Gerald Nicosia)

SOUVENIRS DE JAN KEROUAC



Hollywood, Californie, été 1978 - Jan Kerouac travaillant sur son premier roman, ***Baby Driver***.
(Photo : © Marie-Andrée Cossette, courtoisie de Gerald Nicosia)



Jan Kerouac dans le district Sunset de San Francisco en Californie en octobre 1979. (Photo : Gerald Nicosia)



San Francisco, octobre 1979 - Jan Kerouac et Victor Wong, un grand ami de Jack, sur la rue Clément. Dans le roman de Jack, ***BIG SUR***, Victor est *Arthur Ma*. (Photo : Gerald Nicosia)

SOUVENIRS DE JAN KEROUAC



Eugene, Oregon, 1983 - Jan Kerouac devant la Chevy 1952 de son demi-frère David.



Jan Kerouac à Baja-California, au Mexique, en 1983.
(Photo : courtoisie de la succession de Jan Kerouac)





Ci-dessus et ci-contre : Jan Kerouac à Baja-California, au Mexique, en 1983.

(Photo : courtoisie de la succession de Jan Kerouac)

MES SOUVENIRS DE JAN KEROUAC

Par Bill Bower (Traduction française de Nathalie Kéroack, Halifax)

Texte paru dans Le Trésor des Kirouac, numéro 121, automne 2016, p.16

Connaître Jan Kerouac a été une chance et un privilège. Comme elle fut brièvement l'épouse de John Lash, le frère de mon épouse, Deborah, elles se rencontrèrent pour la première fois vers la fin des années soixante. Deborah et Jan étaient sur la même longueur d'onde et devinrent instantanément amies et le restèrent jusqu'à la mort de Jan.

J'ai rencontré Jan pour la première fois quand elle nous a rendu visite dans le Maine. Elle a passé plusieurs mois avec nous cet été-là (je suis désolé d'avoir oublié l'année exacte, mais ce serait entre 1981 et 1985)[1]. Deborah était pêcheuse de homard à l'époque. Jan l'accompagnait régulièrement sur son bateau, pour chanter et rire ensemble pendant que Deborah levait ses casiers à homard. Le soir venu, tous les trois on discutait, se racontait des histoires, et Jan et Deborah partageaient avec moi leurs aventures du jour. Comme Deborah, Jan avait beaucoup de plaisir à regarder les casiers à homard remonter du fond de l'océan. Les deux, très curieuses, s'animaient à la vue de chaque casier faisant surface. Elles disaient que c'était comme déballer un cadeau de Noël. On ne sait jamais ce qui surgira d'un casier. Les homards étaient bien sûr la prise de choix, mais elles découvraient souvent toutes sortes de créatures intéressantes, y compris la souris de mer la plus grosse jamais trouvée sur la côte du Maine. Calmars, pétoncles, chabots, petits requins, crabes verts, crabes de Jonah et petits flets étaient parmi ces nombreuses prises inattendues. Jan était enchantée de cette expérience en mer.



Jan Kerouac à la pêche au homard dans le Maine à l'été 1986.

Je crois que Jan a relaté ses expériences du Maine dans ***Parrot Fever***. (J'ai vu une ébauche de cette œuvre, mais n'en possède aucune copie. Si vous savez où je peux en trouver une, je serais heureux de l'obtenir.) Dans cette ébauche, j'étais un personnage secondaire dénommé *Dill*.

Nous n'avons pas revu Jan par la suite, pas avant le début des années 90. Elle nous a appelés de Porto Rico où elle vivait. Sa santé se détériorait et elle avait grand besoin d'affection et de soutien. Elle s'est alors tournée vers Deborah et lui demanda si elle serait bienvenue à Albuquerque. Nous étions bien entendu ravis qu'elle nous ait choisis comme famille d'accueil. Jan a vécu avec nous quelques mois avant de se louer une maison près de l'Université du Nouveau-Mexique. Plus tard, elle s'est installée dans une maison pas très loin de chez nous dans la partie nord-est de la ville.

Jan et moi avons passé considérablement de temps ensemble. Étant donné qu'elle ne savait pas conduire, je suis devenu son chauffeur d'office, l'emmenant à ses rendez-vous chez le médecin ou faire des emplettes. Elle venait aussi dîner chez nous régulièrement et était souvent des nôtres pour les jours fériés et les anniversaires. Nos enfants se réjouissaient de ces occasions, surtout à Noël, quand Jan leur apportait des petits cadeaux. Ces présents étaient évidemment toujours uniques et significatifs, mais ce qui les fascinait le plus, c'était l'attention toute particulière que Jan portait à l'emballage. Ses paquets étaient si magnifiques que les enfants ne se résignaient à les ouvrir qu'à contrecœur. Ils les déballaient avec soin, faisant de leur mieux pour préserver le bel emballage.

Jan fut pour moi l'une des personnes les plus brillantes et intéressantes qu'il m'ait été donné de rencontrer. Elle était douée pour les langues et avait un talent extraordinaire pour les calembours. Par exemple, un de ses chapitres sur elle et Deborah « Les vierges de l'harmonica » (*Harmonica Virgins*), était un jeu de mots basé sur une pièce de théâtre intitulée ***Convergence harmonique*** qui faisait partie de la culture populaire à l'époque. Étonnamment, Jan était une personne assez bien informée. Je dis étonnamment parce qu'au cours de ses dernières années, elle ne lisait que rarement en raison de problèmes de vision. Et pourtant, elle était au fait d'une multitude de sujets. Pendant nos balades en auto dans Albuquerque, nous parlions de

[1] Les dates sont en fait 1981 et 1986.

tout, que ce soit d'art, de politique ou de musique. Je crois bien que chacun a énormément contribué à la connaissance du monde de l'un et de l'autre.

À la fin de sa vie, Jan fut hospitalisée. Deborah et moi lui rendions visite quotidiennement. J'ai pu la voir deux ou trois fois par jour durant la dernière semaine de sa vie. Mon bureau était en face de l'hôpital, alors je pouvais souvent m'esquiver pour passer du temps avec elle. J'ai été le dernier de ses amis à causer avec elle. Le dernier jour, je l'ai vue le matin et nous avons parlé environ quinze minutes. En après-midi, elle tomba dans un coma dont elle ne se réveilla pas.

Deborah et moi étions avec Jan quand elle expira.

Ma rencontre avec Jan a énormément enrichi ma vie. Elle était belle, brillante, drôle, curieuse et créative. Ce fut un privilège pour moi de l'avoir connue.



Vers la fin de l'année 1988, Jan Kerouac lors d'une séance de photos pour le lancement de son roman ***Train Song***.
(Photographe inconnu, courtoisie de la succession de Jan Kerouac)

SOUVENIRS DE JAN KEROUAC



1985 - Jan Kerouac en compagnie de son demi-frère, David Stuart.
(Photo : courtoisie de la succession de Jan Kerouac)



Eugene, Oregon, 1985 - Jan Kerouac et son demi-frère, David.
(Photo : courtoisie de la succession de Jan Kerouac)



Maine, 1986 - Jan Kerouac
(Photo : courtoisie de la succession de Jan Kerouac)



Jan Kerouac, Hollywood, Californie 1986
(Photo: courtoisie de Gerald Nicosia)

SOUVENIRS DE JAN KEROUAC



Jan Kerouac, État de New York, 1988.
(Photo : courtoisie de la succession de Jan Kerouac)



Jan Kerouac, État de New York, 1988.
(Photo : courtoisie de la succession de Jan Kerouac)



1981, Jan Kerouac lors d'une séance de photos pour le lancement de son roman ***Baby Driver***.
(Photographe inconnu, courtoisie de la succession de Jan Kerouac)

VOYAGE À QUÉBEC DE JAN KEROUAC

Traduction d'un texte de Jan Kerouac que Jacques Kirouac lui avait demandé pour le journal de l'AFK suite au voyage qu'elle fit à Québec en décembre 1988. La version originale anglaise de ce texte a été publiée dans ***LeBris de Keroack****, numéro 15, mars 1989, pp.18-21.*

Le 17 décembre 1988, des membres du conseil d'administration de l'Association ont eu le grand plaisir de passer quelques heures en compagnie de Jan Kerouac et de partager un repas avec elle au restaurant Chez Camille situé sur le Chemin Sainte-Foy à Québec.

C'est à l'invitation du *Club Jack Kerouac* de Québec que Jan s'est d'abord rendue à un cocktail donné en son honneur dans les locaux du *Secrétariat des peuples francophones d'Amérique* situé dans le *Vieux-Québec*, près de la *Place royale*. Ce fut alors l'occasion pour le président fondateur de *l'Association des familles Kirouac*, Jacques Kirouac[1], membre du *Club Jack Kerouac,* de rencontrer Jan Kerouac pour la première fois.

Jan était d'abord venue à Montréal où elle avait rencontré un étudiant de l'UQUAM, François Deschamps, fils de Marcel, un québécois ayant connu son père à New York et premier traducteur de la biographie de Jack Kerouac, ***Memory Babe*** par Gerald Nicosia.

Un autre étudiant du nom de Jean Morissette a mis en contact François Deschamps avec le *Club Jack Kerouac*, d'où la décision ensuite d'organiser une réception en l'honneur de Jan Kerouac.

Sur la route en direction nord, l'autocar *Voyageur* traverse des immensités planes, des plaines couvertes de neige; j'en oublie où je suis . . . Kansas? Nevada? Je me rendors, je me réveille un peu et je somnole à nouveau, ma mémoire joue à cache-cache avec moi. J'ai de vagues souvenirs d'avoir passé les derniers mois sur la côte Est des États-Unis – mais aux États-Unis de telles immensités à perte de vue se trouvent seulement dans l'Ouest du pays.

Ma tête lourde de somnolence s'est instantanément éveillée en apercevant, à travers les fenêtres de l'autocar, une trentaine de grands drapeaux bleus et blancs à *fleur de lis** furieusement ballottés dans l'air glacial. Oui – Québec. Mon pays ... voilà où je suis maintenant!

Du coup, dans l'autocar plutôt étouffant, tout le monde s'est réveillé et est sorti pour aller s'entasser dans la gare, où je me suis assise sur un tabouret avec Jean Morissette et Francois DesChamps au comptoir sale, - comme dans tous les cafés de gares – sauf qu'ici on pouvait commander *un soup de pois**; une excellente initiation au Québec. Ainsi assise entre mes deux collègues, arborant un autocollant 101[2] sur mon chandail, je refusais de parler anglais ... (Grand dieu, je n'aurais pas voulu être prise pour une anglophone - *Tabarnuche*!*).

Dehors, Marcel nous attendait avec son auto. Parlant sans arrêt et à toute vitesse, dans son style romantique racé ... assez semblable à celui d'un Italien, il nous conduisit directement au centre de la ville, dérapant dans les rues anciennes, étroites et glacées. En descendant de l'auto, comme une vision, j'aperçus d'abord le Château Frontenac que je ne connaissais pas encore. Une véritable apparition avec ses flèches illuminées par des lampes, créant un halo étrange, semblait me dire son nom. Ensuite nous avons remonté la rue à pied jusqu'à un édifice où j'ai eu la surprise de ma vie en voyant une plaque en bronze rivée sur l'édifice en pierre où j'ai lu, à la hauteur de mes yeux : *ASSOCIATION DES FAMILLES KIROUAC**[3] ! Soudainement je me suis souvenue que souvent, étant enfant, je cherchais en vain mon nom dans les pages de l'énorme bottin téléphonique de New York; je concluais chaque fois que je devais être une curiosité.

Mais pas ici! Je ne suis pas une curiosité! Voilà une ville à mon goût. À l'étage dans une salle immense j'ai rencontré des tas de gens, tous très chaleureux et *simpatique**. Et parmi eux j'aperçus une paire d'yeux bleu ciel qui me souriait comme un phare qui me reconnaissait … mon cousin *Jaques** Kirouac, le président de l'Association. En le rencontrant, quand j'ai tenu sa main, j'ai immédiatement senti un lien même plus profond qu'avec ma grand-mère ou mon oncle! À regarder dans les yeux de *Jaques**, j'avais l'impression de me regarder dans un miroir.

---

* En français dans le texte.

[1] Voir le récit de cette première rencontre en page 7 du présent hors série sur Jan.

[2] Il faut se souvenir que c'est quelques années auparavant que le gouvernement du Parti Québécois dirigé par René Lévesque, petit-cousin de sa grand-mère Gabrielle, avait fait adopté la *Loi 101* faisant du français la langue officielle du Québec.

[3] Ici, Jan se méprend. La plaque à laquelle elle fait référence indiquait plutôt le *Secrétariat des peuples francophones*.

Quelques jours plus tard, François, mon infatigable hôte et escorte, un très gentil garçon que j'avais rencontré plus tôt cette année-là à Lowell, Massachusetts, m'amena, chez son père Marcel[4], au grand dîner des Kirouac. Nous avons parlé pendant des heures d'un million de sujets en dégustant un *biftek au poivre vert** - mais je résistai à la forte tentation de boire du vin – j'ai bu de l'eau *Perrier*, comme une bonne jeune fille. Le vaste éventail des sujets de conversation ce soir-là allait de la généalogie à la bouffe … des histoires de voyage aux jeux de mots… beaucoup de gaieté, d'agrément et d'éclairs de caméras. Et, comme c'est la coutume ici, d'interminables « au revoir » à la porte du restaurant, ainsi qu'un nombre incalculable d'embrassades et d'accolades, et de vœux chaleureux entre tous et chacun. Je sais que les longs adieux *Québécois** vont beaucoup me manquer une fois de retour dans *Les Etats**. J'ai échangé le pistolet miniature attaché à mon porte-clé pour un emblème Kirouac bien plus approprié; et maintenant, c'est cousin *Jaques** qui a le pistolet.

Je passai les jours suivant *Chez DesChamps** (i.e. la famille Deschamps) à *L'Ile de Bacchus** (Île d'Orléans) où père et fils m'ont raconté des quantités d'histoires fascinantes, fait voir des films de W.C. Fields, écouter des enregistrements de mon père, manger de la cuisine normande et enfin m'ont promenée en auto le long des rives du *Fleuve St Laurent**. Un *après-midi**, bien emmitouflés, François et moi avons glissé sur une pente raide fortement enneigée jusqu'au bord du fleuve. Et François de préciser : « C'est ici que nous nageons en été ». Et, nous nous sommes aventurés avec précaution sur les plaques de glace toutes empilées en forme de champignons magiques, reflétant les rayons du soleil couchant en une myriade de tons turquoises, lilas et roses.

Glissant, descendant et grinçant, nous nous sommes amusés comme de jeunes enfants, relevant des feuilles de glace pour les lancer à la surface - quel plaisir de regarder cette glace se casser en cascade de millions d'étoiles de neige, jouant même une certaine mélodie... et les minuscules diamants tourbillonnaient autour des énormes *champignons gelees** pendant que le soleil disparaissait derrière *La Ville de Québec**. Quel merveilleux terrain de jeux! Même si j'adore les tropiques, il y a toujours eu au fond de mon cœur une place pour les plaisirs de l'hiver; patiner, glisser, jouer dans des monticules de neige … Quand j'étais enfant dans le nord de l'état de New York, je faisais tout cela, mais de nos jours avec les changements climatiques, il n'y a plus assez de neige en hiver. Alors maintenant je sais où aller - *À Québec**.

*Oui, je reviens surement ... en été, et en hiver aussi**.

J'espère que mon français va s'améliorer rapidement.

Et maintenant le drapeau national du Québec est accroché dans ma fenêtre à Kingston, dans l'état de New York[5]. Marcel me l'a donné avant mon départ. Les bords sont un peu amochés, mais je devrai peut-être faire la Betsy Ross *canuck* (canadienne) et le réparer avant mon retour. Chaque fois qu'il y a du hockey à la télévision, je vérifie pour voir si ce sont les *Canadiens** de Montréal; s'ils jouent, je prends pour eux. Est-ce mon imagination, mais il me semble qu'ils sont plus énergiques que les autres joueurs. Cet été je visiterai *Rivier du Loup** (Rivière-du-Loup) et la maison ancestrale; alors peut-être que moi aussi je deviendrai un *Habitant**.

JEANNE

---

* En français dans le texte.

[4] Il s'agit en fait du repas partagé avec les membres du conseil d'administration de l'AFK au restaurant Chez Camille.

[5] Voir la photo en page 9 du présent hors série sur Jan.



Rencontre avec Jan Kerouac le 17 décembre 1988 au restaurant Chez Camille, Chemin Sainte-Foy à Québec. De gauche à droite : François Kirouac, Yvette Hunter, Sarto Kirouac, Jacques Kirouac, Jan Kerouac, Johanne Kérouac, Jean Morissette et François Deschamps. (Photo : Marie Kirouac)



17 décembre 1988, restaurant Chez Camille à Québec. De gauche à droite : Marie Kirouac, François Kirouac, Sarto Kirouac, Jan Kerouac et Jacques Kirouac.
(Photo : collection AFK)



17 décembre 1988, restaurant Chez Camille à Québec. Jan Kerouac et Jacques Kirouac, président fondateur de *l'Association des familles Kirouac.*

(Photo : collection AFK)



17 décembre 1988, restaurant Chez Camille à Québec. Jan Kerouac et Jacques Kirouac, président fondateur de *l'Association des familles Kirouac.*

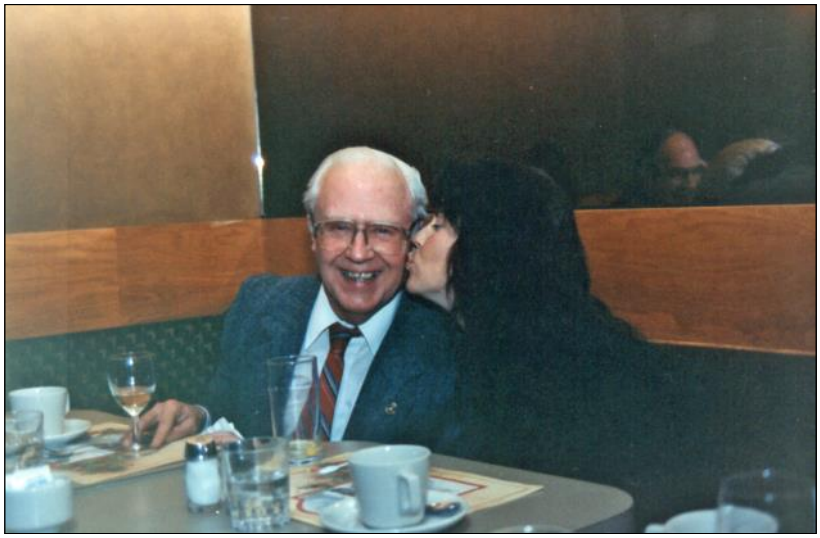
(Photo : collection AFK)



Jacques Kirouac et Jan Kerouac. Sur ces photos prise le 17 décembre 1988, on peut constater à quel point Jan appréciait sa rencontre avec Jacques et les membres du conseil d'administration de notre association et combien aussi elle semblait s'amuser.

(Photo : collection AFK)





En mémoire de Jan Michele Kerouac

16 février 1952 – 5 juin 1996

par Deborah Lash Bower

Extrait du Trésor des Kirouac, numéro 84, juin 2006, pp. 18-20

Ayant été en premier lieu une belle-sœur avant d'être une âme-sœur[1] de Jan Kerouac pendant plus de trente ans, c'est un privilège pour moi d'exprimer mes réflexions personnelles sur sa vie, à l'occasion de l'anniversaire de son décès. Je suis demeurée particulièrement silencieuse durant les dix années qui suivirent son décès. J'ai été profondément éprouvée et je n'ai pas daigné me joindre à la cohorte des écrivains qui, captivés par les antécédents familiaux de Jan qui en faisaient la fille unique d'une icône de la littérature américaine, ont tracé un portrait de la créative, mais mauvaise fille Kirouac qui a dérapé de la route pour s'enliser dans l'héroïne, la prostitution et les temps durs. À la place, pour ma famille et moi, Jan était beaucoup plus que la substance de cette « fiction autobiographique » qu'elle décrivait dans ses livres. Elle faisait partie du tissu familial de nos vies, une partie dont les fils se tissèrent encore beaucoup plus serrés vers la fin de sa vie.

Janet Michele Kerouac est née à Albany (New York) le 16 février 1952. Elle était la fille de Joan Virginia Haverty-Kerouac et Jean-Louis Lebris de Kerouac, mieux connu sous le nom de Jack Kerouac. Jan a été élevé uniquement par sa mère. Elle n'a rencontré son père qu'à deux occasions ; la seconde, alors en route pour le Mexique en compagnie de mon frère, elle s'arrêta pour voir Jack. Avant qu'elle ne le quitte, il lui a dit : « Écris un livre, utilise mon nom si tu le désires. » Elle a ensuite complété deux livres : ***Baby Driver*** et ***Train Song.***

C'est dans une hutte de la jungle mexicaine que Jan a donné le jour à un bébé mort-né : Natasha. Ce fut son unique enfant. Elle et mon frère John inhumèrent Natasha dans le sol de la forêt pluviale, sous une palme de bananier. Jan subit cette perte, comme toutes les autres pertes… avec résignation. Cela semblait être une sorte de modèle répétitif dans la vie de Jan… l'acceptation, vivre sans préconcevoir, sans se créer d'attentes, avec des espérances infantiles. Ceux de nous qui connaissaient Jan comprenaient à quel point ses projets pouvaient être vagues, comment elle s'attendait à recevoir peu en retour, comment ses anticipations pouvaient être grandes et l'énormité de la confiance qu'elle accordait.

Ce fut plus tard, à l'été de 1969, que j'ai rencontré Jan. Elle et John vivaient à Vichy Springs, en Californie. Ma première impression fut celle de sa beauté éblouissante. Elle avait seize ans, avec des cheveux couleur de miel qui lui descendaient à la taille. Ses yeux d'un bleu limpide étaient bordés de cils noirs. Son expression était un mélange d'intelligence, d'empressement et de joyeuse bouffonnerie. Elle aimait beaucoup disserter, tout autant que les langues étrangères. Elle s'exprimait éloquemment sur des sujets qui pouvaient s'étendre de la métaphysique aux recettes de pain. Elle m'a remercié pour la « fève magique » que je lui avais envoyée : « Quand je tiens cette fève dans ma main, j'ai l'impression que je peux soulever des troncs d'arbre avec mon gros orteil. » Cet été-là à Vichy Spring, Jan cuisait du pain, miche après miche. Elle adorait cuisiner et pendant qu'elle pétrissait son pain, elle me régalait des récits de ses remarquables aventures. Elle m'a

---

[1] *« a sister-in-law and then a sister-out-law » comme Jan se plaisait à dire étant donné qu'elle et John, frère de Deborah, divorcèrent ; le jeu de mot est intraduisible en français (Note du traducteur, J. A. Michel Bornais.)*



Collection Deborah Lash Bower

Deborah Lash Bower et Jan Kerouac à Maui, Hawaï en 1987

raconté cette histoire au sujet de son père qui, arrivé à la maison en pleine nuit, exigeait que la mère de Jan lui cuise un pain d'épices. Joan a refusé.

C'est dans ma cuisine, plusieurs années plus tard, que Jan et moi allions rester debout jusqu'aux petites heures du matin à cuire du pain et des pâtisseries et — en l'honneur de Jack — du pain d'épices. Nous chantions et Jan « rappait » une ode au pain d'épices qu'elle avait écrite pour son père. Nous parlions, nous chantions et nous frappions chaudrons et poêlons. Et alors que Jan élaborait un véritable montage multilingue en français, espagnol, allemand et arabe, je soulignais ses mots à grands coups de chaudrons. Nous étions comme des derviches tourneurs envoûtés par une frénésie de boulangerie.

Jan cuisinait comme elle vivait — sans lire une recette. En fait, elle ne lisait jamais plus qu'une couple de paragraphes de n'importe quoi — incluant les livres de son père[2]. Elle n'avait aucune patience pour ce genre de choses. Toutefois, en dépit de cette impatience, elle était férue de littérature, de langues étrangères, de géographie, d'art, de science et de sociologie. Elle était de compagnie agréable. Tellement bonne en fait, que j'ai invité Jan à être mon « sternman » (l'assistant du pêcheur de homards) sur mon bateau de pêche[3]. Pendant tout un été, nous fûmes l'équipage du « Harmonica Virgins » auquel elle fait référence dans son roman inachevé ***Parrot Fever***. Cet été-là — selon les dires de Jan — fut pour elle la plus longue période de plaisir ininterrompu de toute sa vie. À l'automne, Jan reprit la route.

Au cours des années suivantes, Jan et moi avons à nouveau repris contact au Nouveau-Mexique, à Mauï et dans le Maine. Toutefois, Jan perdait quelque chose d'elle-même. Elle devenait malade. Au Jour de l'An 1992, elle m'écrivit de Porto Rico, m'apprenant qu'elle était en hémodialyse, mais aussi qu'elle se sentait très malade et très inquiète. Nous avons alors invité Jan à venir vivre avec nous à Albuquerque au Nouveau-Mexique. Lorsqu'elle est arrivée quelques jours plus tard, nous l'avons conduite tout de suite à l'hôpital. Le conduit de diversion implanté dans sa poitrine était fissuré. Elle fut immédiatement admise en chirurgie. C'est alors que nous avons débuté tous ces jours et ces mois de soins médicaux ponctués de voyages pendant lesquels elle prétendait être bien.



Jan Kerouac à Maui, Hawaï en 1987
(Photo : courtoisie de la succession de Jan Kerouac)



Jan Kerouac à seize ans
(Photo : Deborah Lash Bower)

En juin 1996, Jan était devenue gravement malade. Juste avant sa dernière intervention chirurgicale, alors que nous étions assis dans la pénombre imposée de sa chambre d'hôpital, Jan dit sur un ton sarcastique : « Je suis devenue l'épouse de Frankenstein. » Pendant ces toutes dernières heures de conscience, nous avons parlé de notre été de pêche aux homards, de son demi-frère David et son fils Miles, de mon frère John, de mon mari et des trois enfants, de Natasha, de la mère de Jan, de Jack… Jan était maintenue relevée dans son lit. Elle avait un tube qui lui sortait du cou. Son cou et son torse étaient recouverts de tampons de gaze. Elle m'a dit qu'un prêtre était venu et qu'il avait prié avec elle. Ça lui avait plu et elle avait de

---

[2] Il importe de savoir pourquoi Jan lisait si peu. Un jour Jan expliqua à Gerald Nicosia que ses problèmes de vision avaient débuté à l'adolescence avec l'utilisation du LSD. Cela dura toute sa vie et empira plus tard à cause des médicaments pour ses reins et la dialyse. Elle utilisait une loupe spéciale, une forte lentille grossissante installée au-dessus de sa machine à écrire pour travailler.

[3] Voir la photo en page 21.

nouveau demandé à voir un prêtre. Toutefois, elle a renvoyé le second prêtre dont l'attitude lui avait déplu. Elle m'a demandé de lui en trouver un « meilleur ». Elle m'a aussi rappelé la promesse que je lui avais faite de demeurer son fondé de pouvoir pour toute décision d'ordre médical.

Jan décéda le 5 juin 1996 à Albuquerque. Mon mari et moi lui tenions les mains. Selon ses dernières volontés, elle fut incinérée. Tel que promis, je suis partie à la recherche d'un « meilleur » prêtre. À la place, j'ai trouvé le meilleur. J'ai tout dit à ce prêtre ce qu'il en était de Jan, qu'elle était issue d'une grande famille canadienne-française de foi catholique romaine. Je lui ai révélé ses grandes forces et ses grandes faiblesses. Je lui ai tout dit sur ses péchés et toute la profondeur de son acceptation d'autrui, comment elle vivait sans malice, avec un renoncement de soi et une générosité hors du commun. Je ne lui ai pas caché son passé, ses mariages, son incinération. Je lui ai dit que j'avais demandé la présence d'un prêtre quand Jan était dans le coma et qu'aucun n'était venu. Il m'a regardée avec un drôle d'air. Et il me dit (je paraphrase): « Vous êtes une bonne amie pour Jan. Si elle avait eu soif, lui auriez-vous donné à boire? Si elle avait eu faim, l'auriez-vous nourrie ? Si elle avait été nue, l'auriez-vous vêtue ? Si elle avait été malade, l'auriez-vous réconfortée ? » Comme j'avais répondu « oui » à chacune de ces questions, il a continué : « Et aurait-elle fait la même chose pour vous ? (Oui) Et aurait-elle fait la même chose pour les autres ? (Oui). Alors, elle était généreuse et aimante, ce qui est un des commandements de Dieu. Vous avez été une bonne amie pour Jan. Elle a été une bonne amie pour vous. Ceux qui sont de bons amis l'un pour l'autre sont aussi de bons amis pour Dieu. Dieu manifeste son amitié de bien des manières.



Jan devant son arbre de Noël en 1995, à Albuquerque au Nouveau-Mexique, six mois avant son décès. (Photo : courtoisie de Gerald Nicosia)

Le père Mondragon a célébré une messe de funérailles et consacré les saintes Espèces pour Jan. Ce fut célébré à l'église catholique Prince of Peace (Prince de la Paix) d'Albuquerque, Nouveau-Mexique. Les cendres de Jan ont été inhumées auprès de ses grands-parents Leo et Gabrielle Kerouac, à Nashua au New Hampshire. Ma famille n'est jamais allée visiter son lieu de sépulture. Nous n'en ressentons nullement le besoin. Sa mémoire est brodée à même le tissu de nos vies. Elle est tricotée dans nos cœurs.

À la douce mémoire de Jan Michele Kerouac…

Deborah Lash Bower*

Achevé de traduire par J.A. Michel Bornais à Québec,
le 22 mai 2006

---

* Deborah Lash Bower est née le 17 septembre 1950 et est décédée du cancer à Albuquerque au Nouveau-Mexique le 13 décembre 2014. Elle possédait un doctorat en psychologie en plus d'avoir été femme d'affaires et capitaine de bateau de pêche au homard.

SOUVENIRS DE JAN KEROUAC



Une magnifique photo de Jan Kerouac.

(Photo : courtoisie de la succession de Jan Kerouac)



Jan Kerouac à Puerto Rico en 1991. Ce petit tigre appartient maintenant à son neveu, Miles. (Photo : courtoisie de la succession de Jan Kerouac)



Jan Kerouac en compagnie d'Allen Ginsberg à New York à l'occasion de la remise des Grammy Awards en 1991.

(Photo : courtoisie de la succession de Jan Kerouac)

SOUVENIRS DE JAN KEROUAC



Jan adorait cuisiner. On la voit ici en janvier 1994 chez Gerald Nicosia à Corte Madera en Californie préparant le repas. (Photo : Gerald Nicosia)



Jan Kerouac assise au bureau de son père, Jack Kerouac, à Saint Petersburg en Floride en mars 1994.

(Photo : courtoisie de Gerald Nicosia

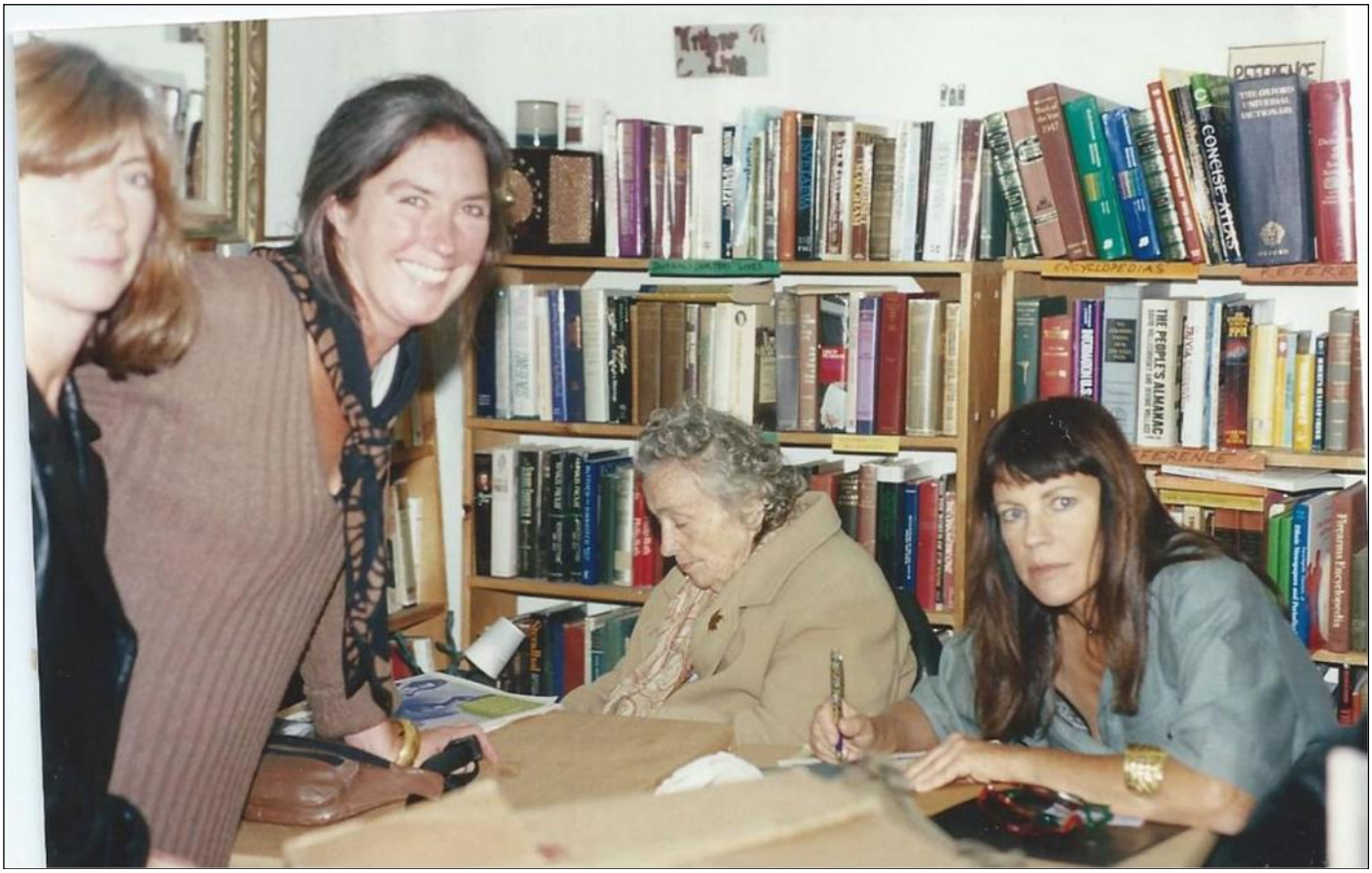


Photo ; Gerald Nicosia

Septembre 1994, ***Bookcellar Café***, Harvard Square, Cambridge, Massachusetts - Jan Kerouac dédicaçant un livre pour les célèbres sœurs McGarrigle, auteures, compositrices et interprètes natives de Montréal, Canada. De gauche à droite: Anna McGarrigle, Kate McGarrigle, et madame Sylvia Nicosia, la mère de Gerald Nicosia, et Jan Kerouac.

SOUVENIRS DE JAN KEROUAC



Juillet 1994, Jan en compagnie de son amie et secrétaire, Lynn Kushel. (Photo : Gerald Nicosia)



Jan Kerouac et son demi-frère, David Stuart, lors d'un événement bénéfice - au profit de Jan - organisé par Gerald Nicosia au Théâtre Cowell de San Francisco en mars 1995. (Photo : courtoisie de la succession de Jan Kerouac)



1995 - Jan Kerouac en compagnie de son demi-frère, David Stuart.

(Photo : courtoisie de la succession de Jan Kerouac)

LES INTENTIONS DE JAN

Survol des années consacrées par Jan Kerouac à la rédaction de *Parrot Fever*

Par Gerald Nicosia

Texte paru dans ***Le Trésor des Kirouac****, numéro 84, juin 2006, pp. 6-13*



Photo : Ken Miller

Photo de Gerald Nicosia, provenant de la page couverture de MEMORY BABE, la biographie de Jack Kerouac.

À la relecture du manuscrit de ***Parrot Fever***, j'ai été frappé plus que jamais par son degré de parachèvement — bien que ce soit encore de toute évidence un ouvrage toujours en progression. Dans l'histoire des deux demi-sœurs, aucune méprise possible sur le lien avec cette vie navrante, mais glorieuse qu'était celle de Jan Kerouac. Cette capacité à pouvoir donner au récit de sa propre vie un tel sceau d'authenticité, d'en présenter une perspective dont nul autre ne pourrait espérer s'approprier ou plagier, parce que tellement personnelle, est la marque d'un véritable écrivain.

La première fois que j'ai entendu parler d'une ébauche rudimentaire de ***Parrot Fever*** fut lors d'un appel placé par Jan en août 1981, de sa résidence à Ellensburg (État de Washington). Comme tous les livres de Jan, celui-ci a changé de titre plusieurs fois et à cette époque, elle lui en avait donné un différent dont je n'ai pas le souvenir. Son premier roman, ***Baby Driver***, était sur le point d'être publié et Jan affirmait qu'elle en avait déjà commencé un second. Elle exprimait clairement son intention de mettre une certaine distance entre la stricte réalité autobiographique de ***Baby Driver*** et songeait à inclure quelques-unes de ses incarnations antérieures, ce en quoi elle croyait fidèlement, comme moyen d'y parvenir. « Le livre prendra fin en Inde en 1990 », qu'elle m'a dit. « Fais-tu une prédiction de ton propre avenir ? » Lui ai-je demandé, un peu agacé. C'était comme si ce livre se voulait un prétexte à d'autres excès de « globe-trotter » ou d'autres aventures amoureuses et j'étais consterné par ce qui me semblait un appétit insatiable autant pour l'un que pour l'autre.

Aucun doute que mon propre bref et malheureux coup de cœur romantique pour Jan, « T'es pas mon genre… T'es trop un bon gars... » m'a-t-elle dit à un moment donné, a joué un certain rôle dans mon désenchantement à l'égard de cette idée d'un second roman. Mais la vérité est qu'à ce moment, j'avais volontairement délaissé mon rôle de soupirant pour celui du « père-substitut » de Jan et j'investissais tous mes efforts à lui faire remettre les pieds sur terre, lui faire prendre un style de vie plus stable et une routine de travail plus productive. Je savais qu'elle pouvait réaliser de grandes choses, mais en autant qu'elle ne persistait pas à solliciter de la part de minables profiteurs sans cervelle et autres irresponsables têtes fêlées, des invitations la menant aux quatre coins de la planète. « Oh non ! » qu'elle m'a assuré, précisant qu'elle n'aurait pas à se rendre en Inde, parce qu'elle avait déjà lu de nombreux ouvrages sur le pays et parlé avec beaucoup de gens de cette origine. Elle désirait simplement imposer plus d'efforts à son imagination de manière à se libérer de cette forme d'esclavage qui la condamnait à relater uniquement sa propre existence.

Lorsque je l'ai rencontrée à San Francisco en juillet 1985, elle avait déjà parcouru un bon bout dans l'écriture du roman suivant, mais ce n'était pas celui dont il avait été mention lorsqu'elle m'avait appelé d'Ellensburg en 1981. C'était le livre qui deviendrait plus tard ***Trainsong*** et qu'à ce moment elle titrait ***Loverbs***. C'est à regret que je l'ai entendue dire qu'elle se remettait à la biographie. Conformément à la commande de son éditeur, ***Loverbs (Trainsong)*** devait être « un journal de ses relations avec les hommes » couvrant les dix dernières années et qui devait référer abondamment à sa nouvelle vie de « célébrité », donc à l'argent, les voyages, les hommes et… les hommes, qui a suivi la publication de ***Baby Driver***. La chose la plus prometteuse dont Jane a fait mention lors de cette visite était qu'elle n'avait pas abandonné la rédaction du roman relatant ses incarnations. Elle précisait aussi qu'elle en avait ébauché l'action et qu'elle y retournerait dès qu'elle aurait terminé une suite à ***Baby Driver***.

Quand j'ai reçu des nouvelles de Jan au printemps 1992, après une perte totale de contact pendant plus de deux ans, la vie lui avait fait franchir un bon nombre de creux et de bosses. Le plus gros creux de tous, bien sûr, était une défaillance rénale totale dont elle avait souffert à Porto Rico en janvier 1991. Elle était maintenant contrainte à une dialyse quatre fois par jour, qu'elle devait faire avec son propre équipement intraveineux, des sacs d'une solution spéciale qu'elle devait commander à la caisse et un cathéter implanté en permanence dans l'abdomen, pour survivre. Elle vivait seule à Albuquerque et me dit qu'elle avait pris conscience de plusieurs choses quant à sa vie. La

première concernait les hommes. Selon son dire, elle s'était réconciliée avec le fait qu'elle n'aurait jamais de partenaire dans la vie. Elle avait toujours entretenu le rêve qu'elle et son premier mari, John Lash, puissent reprendre une vie commune, mais il vivait maintenant en Europe avec une Française dont il disait qu'elle était l'amour de sa vie. Jan disait aussi ne plus vouloir de ces fameuses affaires d'un soir, ni de ces désastreuses aventures avec des brutes criminelles ou des tombeurs de femmes invétérés. Afin d'éviter sa grande faiblesse envers le mauvais type d'homme, elle tenterait de demeurer célibataire pour le reste de ses jours. L'autre sujet d'importance dont elle a fait mention a été sa fin prochaine.



Juillet 1994 — Jan Kerouac à l'hôtel Quatre saisons de San Francisco
(Photo: Gerald Nicosia)

Toutefois, c'est d'abord du décès de sa mère le 15 mai 1990 dont elle m'a parlé. C'était survenu deux jours après la fête des Mères, mais en peu de temps, elle commencera à dire que c'était arrivé le jour de la fête des Mères, pour finir éventuellement par le croire elle-même, confondant même les deux dates dans diverses ébauches de ***Parrot Fever***. On ne peut quand même pas remettre en question ce qui fut l'événement le plus mémorable de sa vie, hormis le décès de son propre père, Jack Kerouac. Sa mère avait été pour elle sa seule véritable amie, sa confidente et l'unique personne toujours en mesure de lui offrir chez-soi, subsistance et soins affectueux, peu importe quand elle en manifestait le besoin. Au décès de Joan, Jan s'est retrouvée orpheline dans son sens le plus profond. Elle parlait alors de la manière dont sa mère avait toujours été trop fière et indépendante pour accepter l'aide des autres, ajoutant qu'elle avait même refusé de se rendre à l'hôpital jusqu'au moment où elle dut y être conduite quelques jours avant son décès. Jan a alors pressenti qu'elle aussi aurait bientôt besoin d'aide. Bien que ce ne soit pas son genre, Jan a déclaré qu'elle l'accepterait avec beaucoup plus de sérénité et de gratitude que sa mère.

Jan m'a révélé que la seule chose qui pourrait lui sauver la vie était une transplantation rénale, mais elle doutait y être admissible en raison de la maladie sanguine dont elle avait hérité de son père. (Dans son cas, le sang ne coagulait pas correctement.)

Elle avait aussi beaucoup lu et entendu de choses au sujet de l'angoisse générée par la préparation ainsi que les soins post-opératoires qu'impose une greffe rénale et affirmait voir d'un très mauvais œil l'idée de s'engager dans une telle épreuve. En contrepartie, elle avait fait la paix avec sa durée de vie abrégée et désirait réaliser un travail ayant la plus grande envergure possible dans le peu de temps qui lui était encore dévolu. En tout premier lieu, elle affirmait vouloir terminer son troisième roman

Toutefois, elle admettait déjà que les probabilités jouaient contre elle. Elle bénéficiait de revenus suffisants grâce aux redevances sur les œuvres de son père, maintenant que la famille Sampas avait légalement été contrainte de les lui verser, mais sa défaillance rénale avait un impact négatif sur pratiquement tous les aspects de sa vie, ce qui incluait diverses fonctions vitales. Son acuité visuelle se détériorait sévèrement, ses doigts devenaient pratiquement insensibles, ses réserves d'énergie étaient très basses en raison de périodes de sommeil continuellement interrompues pour effectuer les dialyses, elle avait des trous de mémoire et même son sens de l'équilibre était affecté. « Je titube comme un ivrogne et je ne prends même pas un coup » disait-elle en rigolant, car elle affichait un très bon sens de l'humour face à toute cette misère. En conséquence, elle ne pouvait plus conduire et demeurait à la maison la plupart du temps, commandant ses repas par téléphone et « zappant » d'un canal télé à l'autre toute la nuit jusqu'à l'heure de sa dialyse matinale. Et de dire : « Je vis comme un moine » sur un ton de tristesse et de solitude. Pour elle, compléter son troisième roman était la seule chose vers laquelle elle pouvait s'orienter.

Elle le titrait soit ***Parrot Fever,*** soit ***Fired From Paradise,*** pas encore certaine du titre qu'elle préférait. De toute évidence, elle était aussi tourmentée par la manière d'aborder le sujet. Elle voulait qu'il demeure à la



Avril 1995, Jan Kerouac avec l'artiste Alton Kelley lors d'une séance de signature chez Gerald Nicosia à Corte Madera en Californie. Les œuvres de Kelley étaient vendues au profit de Jan. (Photo : Gerald Nicosia)

troisième personne, sauf pour l'interposition des échanges de lettres des protagonistes, conjuguées à la première personne, pour atteindre enfin ce niveau d'objectivité tant recherché dans son œuvre de fiction, lacune pour laquelle on l'avait longtemps critiquée. Mais les « incarnations » se sont avérées beaucoup trop hors de sa portée. À la place, elle s'en est tenue à se partager en deux personnages principaux, les demi-sœurs Claire et Maxine, et tout en permettant que sa personnalité soit explorée et analysée à travers l'interaction des deux. Son gros problème en tant qu'auteur, était de décider entre laisser le livre devenir simplement une suite des deux ouvrages précédents, le troisième et tome de clôture d'une trilogie, ou encore, lâcher la bride de son imagination, laissant l'écriture se diriger dans une direction totalement différente, permettant que le livre en arrive à des conséquences et des conclusions qui ne se seraient actuellement pas produites dans sa vie, du moins pas encore à ce moment-là. Pour une chose, elle désirait que la plus autodestructrice des deux, Maxine, meure ou disparaisse juste avant la fin. Mais c'était apparent qu'elle avait de la difficulté à bien distinguer les deux sœurs, à la fois dans l'écriture et dans sa tête, résultat, je crois, de cette puissante attraction autobiographique qui s'emparait de Jan dès qu'elle s'assoyait pour écrire. Il lui arrivait même de se tromper avec le nom de famille de Claire, des fois dans le manuscrit elle est Claire Haggerty et des fois, elle est Claire Luna, prenant le nom de famille du personnage masculin principal du roman, Jacob Luna. À plusieurs moments dans le cours de l'écriture du livre, Jan m'a fait la confidence que son instinct voulait qu'elle fasse de Jacob le personnage principal. Quand elle me disait cela, je me rappelais toujours comment elle m'avait déjà dit que la plupart de ses incarnations antérieures étaient comme homme, que son âme était celle d'un mâle.

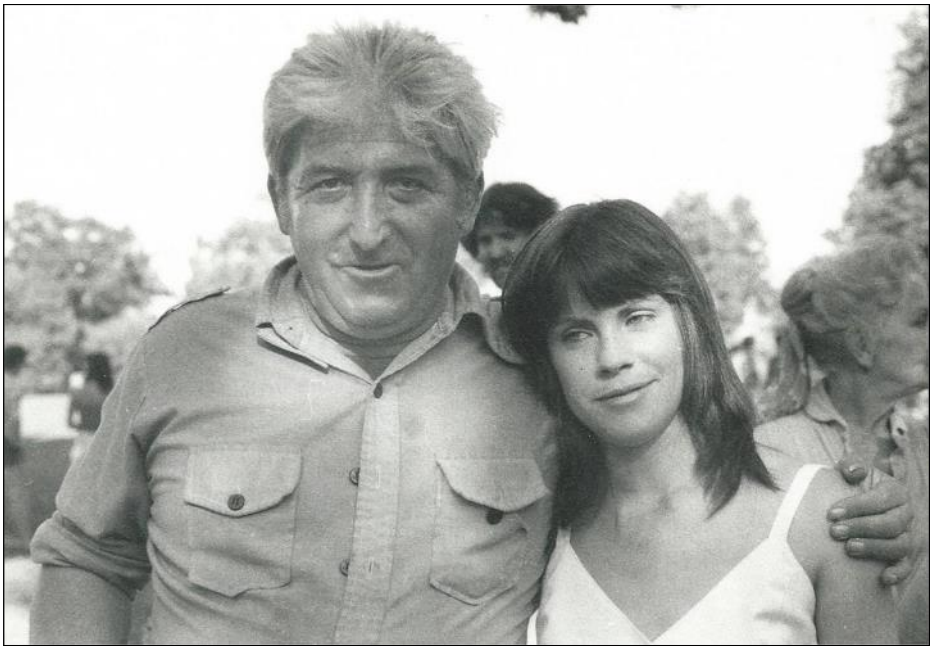
Fait intéressant, Jan a dit qu'une des choses qui l'avaient motivée à reprendre l'écriture du livre après sa défaillance rénale, était d'avoir vu à la télé un documentaire sur le scripteur Waldo Salt et ensuite, le même jour, revu à la télé *Midnight Cowboy*, un film de Waldo Salt, l'un de ses films préférés. Elle a avoué que la scène où le personnage de Ratso, joué par Dustin Hoffman, décède avant qu'il puisse enfin atteindre la Californie, l'a alors émue plus que toutes les fois d'avant. À un certain point de son roman, Jan cite certains extraits du dialogue de Ratso. Mais, ce qui l'avait le plus étonnée était d'apprendre que Salt avait passé des dizaines d'années à tenter de percer comme scripteur, écrivant des films médiocres tels que *Taras Bulba,* avant de signer des chefs-d'œuvre tels que ***Midnight Cowboy*** et ***Coming Home*** pour lequel il a remporté un Oscar. Jan ressentait que si Waldo Salt pouvait faire une telle percée après des années d'efforts pour maîtriser son art, peut-être qu'elle pourrait en faire autant avec ***Parrot Fever***.

Presque toutes les fois où nous nous parlions au téléphone, ses progrès et ses problèmes avec ***Parrot Fever*** occupaient une partie de la discussion et nous correspondions aussi beaucoup au sujet du livre. Vers l'été 1992, Jan avait déjà fait circuler sous forme d'échantillons quelques chapitres à plusieurs maisons d'édition, mais toutes avaient rejeté son travail. Elle était découragée et ressentait que si on lui proposait un contrat pour le livre, sans même faire mention d'une avance monétaire, ça aiderait à l'inspirer à le terminer, une tâche qui devenait de plus en plus difficile à mesure que passait le temps, qu'elle devenait de plus en plus faible physiquement et que sa mémoire l'abandonnait. Pour lui venir en aide, je me suis entendu en octobre 1992 pour devenir son agent littéraire pour ce livre. Je l'ai fait parvenir à des douzaines d'éditeurs, incluant Viking Penguin, maintenant le principal éditeur des œuvres de son père, mais encore une fois ce fut un rejet universel. J'aurais été moi-même découragé si je ne m'étais rappelé les deux années que j'avais consacrées à soumettre ***Baby Driver*** à toutes les maisons d'édition auxquelles je pouvais penser et le voir lui aussi invariablement rejeté, jusqu'à l'heureux amalgame d'un véritable agent littéraire en la personne de Joyce Cole et de l'éditrice de St. Martin's Press, Barbara Anderson, qui a permis que le livre devienne une réalité. Bien sûr, ***Parrot Fever*** est dépourvu du genre de passages sexuels émoustillants qui ont aidé à

faire un succès commercial de ***Baby Driver,*** le genre de scènes, tel que parodie Jan dans le nouveau roman, que les lecteurs avaient pris l'habitude d'espérer de sa part de manière à obtenir leurs petites jouissances perverses à distance sécuritaire, sous le prétexte de vouloir admirer sa vie « courageuse ».

En 1994, Jan a intenté contre la famille Sampas une poursuite au civil dont l'objectif était de récupérer et préserver les archives littéraires de son père, procès qui a consommé les deux dernières années de vie. Ses déboursés pour soins médicaux et frais juridiques s'amplifiaient rapidement et ses redevances, que les Sampas souhaitaient réduire, ne pouvaient plus subvenir à tous ses besoins. Au printemps de cette année, afin de combler le manque à gagner, Jan a convenu de permettre à l'imprimeur Norman Davis, l'impression d'un livre de colportage (chapbook) constitué d'extraits de ***Parrot Fever***. J'ai consenti à écrire l'introduction et pour m'y préparer, j'ai eu plusieurs discussions avec Jan quant à ses intentions à l'égard du livre. J'ai alors appris que pour ***Parrot Fever***, Jan avait en tête une structure très définie et élaborée, ainsi vouloir les deux sœurs comme deux personnages bien décrits et distincts, dont l'interaction permettrait de résoudre à la fois l'intrigue et le principal mystère du livre qui est : « ***Pourquoi donc en ce bas monde les gens intelligents et doués s'autodétruisent-ils ? »***

Le lecteur doit comprendre que Jan avait débuté ce livre, du moins la vraie rédaction page par page, vers 1988, sur les prémisses d'une vie ruinée. À ce moment sa santé avait déjà commencé à se détériorer, bien que de toute évidence elle n'eut alors aucune idée de la catastrophe qu'allait entraîner cette déficience rénale. Je me souviens de son arrivée à Lowell en juin 1988 pour la dédicace du monument commémoratif de son père ; ses jambes étaient enflées en raison du trajet en autobus et elle avait d'autres problèmes de santé qu'à l'époque elle croyait être causés par le lupus, maladie dont sa mère aurait aussi possiblement souffert. Trois ans plus tôt, elle avait rompu avec son dernier amoureux sérieux, Michael, de Boulder, et ne croyait plus pouvoir trouver un partenaire de vie, tel qu'elle l'a très clairement exprimé à Brad Parker, historien littéraire de Lowell.



Boulder, Colorado, 1982 - Jack Micheline (1929-1998), poète *Beat* né Harold Martin Silver, en compagnie de Jan Kerouac lors du 25e anniversaire de la publication du livre de Jack Kerouac, ***On The Road***. Derrière eux, à droite, Carolyn Cassady. (Photo : Gerald Nicosia)

Lorsque nous avons discuté du livre en 1994, Jan m'a dit qu'elle espérait qu'un point de vue à la troisième personne et un duo d'héroïne lui permettraient de se projeter assez loin hors d'elle-même pour pouvoir finalement analyser comment elle en était parvenue à un tel dégât et lui présenter une perspective utile de sa vie, ce qui pourrait lui procurer une certaine tranquillité d'esprit ou peut-être même un espoir concret pour son avenir. Elle voyait son existence alterner entre deux puissants pôles d'attraction, d'une part, son désir désespéré de préserver la joie, l'enjouement et l'innocence de l'enfance et d'autre part, son incompétence à rencontrer les exigences sérieuses du monde adulte, ce qui l'entraînait dans des situations aussi tragiques que complexes pour lesquelles elle était très mal prémunie. Aussi succinctement qu'il est possible de l'exprimer, le sujet central du livre est : ***quand l'enfantillage cesse-t-il pour que s'amorce l'autodestruction ?*** Jan croyait que l'absence de l'image du père avait joué un rôle énorme dans son incapacité à résoudre ce dilemme, ce que la majorité des gens parviennent à résoudre avec beaucoup moins de peines et de souffrances au moment où ils s'engagent dans la portion mature de leur vie. Mais elle désirait que *Parrot Fever* aille au-delà du ***rabâchage simpliste au sujet de l'absence de papa*** qui avait caractérisé les deux livres antérieurs. Elle voulait que celui-ci, son chef-d'œuvre, souhaite-t-elle, devienne une allégorie de l'âme écorchée de chaque homme et chaque femme, sinon de l'âme écorchée de la planète toute entière, et une allégorie, ce qui est encore plus important, sur comment cette écorchure peut être finalement soignée. Dans ce but, l'amour et le



Jan Kerouac parlant de la spiritualité de son père au Middlesex College, à Lowell, Massachusetts, en octobre 1994.

(Photographe, probablement Brad Parker. Collection Jacques Kirouac)

souci de l'une pour l'autre de ces deux filles sans père devaient jouer un rôle clef de toute l'intrigue. Une des scènes cruciales et qui ne fut jamais écrite, est celle où Claire, la cadette, « l'émotive » (comme l'appelait Jan), se rend à Hawaï vers la fin du livre, à la recherche de sa sœur Maxine portée disparue et possiblement morte. En bout de ligne, l'aînée, auteur à succès qui avait prétendument réussi sa vie s'effondrerait de façon encore bien pire que Claire, « gaffeuse de la famille » et « rêveuse profondément dérangée », ce sont là les termes utilisés par Jan pour me la décrire. Cette inversion de leurs personnages habituels se voulait une référence relative à la capacité propre à l'être humain de croître autant dans les bonnes que dans les mauvaises orientations. Mais elle souhaitait présenter l'amour comme étant la colle qui permet de retenir encore ensemble les morceaux d'une vie humaine qui menace de s'écrouler. Une des images principales, qui elle non plus n'a pas trouvé place dans le manuscrit, du moins la partie que nous détenons [et une partie considérable en a été perdue lors du déménagement de Jan à Key West en 1993], était l'affiche du film ***Ben Hur***. Jan m'a confié que toute jeune, elle avait l'habitude de demeurer fascinée face à cette affiche et qu'elle adorait la manière dont BEN HUR était imprimé en grosses lettres rocailleuses qui tombaient en ruines. Mais Maxine, en gardant son esprit bien fixé sur les lettres en ruines et s'imaginant qu'elle écrirait un livre qui deviendrait aussi un tel chef-d'œuvre épique, parvient à remettre en ordre sa vie, du moins dans les mots qu'elle écrit sur les pages, beaucoup dans le même sens que Jan tentait de le faire avec ***Parrot Fever***. Alors, la vision artistique servirait-elle aussi comme d'une autre sorte de colle pour existence humaine, combinant son effet à celui de l'amour ?

J'étais ébahi par l'ambition projetée dans la vision de Jan et c'est une tragédie majeure, à la fois pour elle, personnellement, tout autant que pour nous, ses amis et lecteurs, qu'elle n'eut survécu pour le réaliser. Ce dont nous disposons, avarié par des chapitres tronqués, des chapitres manquants, des vides où le texte a été soit perdu ou jamais écrit, est de beaucoup diminué dans son ampleur, mais comme le squelette de pierre du ***Wolf House*** de Jack London après sa destruction par le feu, il en demeure une pièce architecturale remarquable. Même dans ce qui ne sont que des lambeaux de ***Parrot Fever,*** vous pouvez entendre ce qui se destinait à devenir la ***Sonate à la lune*** de Jan, tristesse, passion et sombres augures, tous confondus dans un ensemble.

La promiscuité sexuelle est toujours présente, à un niveau évident, mais maintenant les nuances sont beaucoup plus sombres que dans ***Baby Driver*** ou ***Trainsong***. Le sexe devient non pas une aventure excitante et un loisir comme dans les deux romans précédents, mais plutôt une cause additionnelle et mortelle de fracture psychologique et sociale. Il y a des références très sombres au sentiment d'abandon et de trahison qu'éprouve chacune des deux sœurs à l'endroit de son ex-mari et en bout de compte, Claire cherche à mettre un terme à sa solitude sans espoir avec un gars… Louie… dont elle sait d'emblée qu'il n'est rien d'autre qu'un abuseur et une chiffe. N'est-il pas ironique que le premier biographe de Jan, qu'elle a répudié avant que son livre soit publié, recherchait à mettre l'emphase sur sa vie sexuelle débridée de « playgirl », comme étant en sorte l'essence de son caractère, alors que Jan elle-même était bien au-delà de ça, à la fois dans sa vie privée et dans son écriture.

Tout comme dans la plus grande littérature anglaise, référant particulièrement à Shakespeare, ***Parrot Fever*** débute avec quelque chose qui est sur le point de tourner profondément mal et… l'acceptation de l'ordre des choses. Ceci bien sûr était le fondement de la vie de Jan : une merveilleuse petite fille est née d'une mère et d'un père, sauf que le mari (et maintenant papa) n'est plus dans les parages, étant dans les faits en fuite au pas de course aussi loin qu'il le peut de la famille qu'il vient de constituer, laissant mère et enfant se débrouiller par eux-mêmes avec les conséquences cataclysmiques de cette rupture. Jan lance son récit avec Maxine LaCrosse aux prises avec une inondation dans le Maine où elle s'est rendue célébrer l'œuvre de son illustre père écrivain. Il est à noter que Jack Kerouac a lui-même fait appel aux images d'une inondation dans ***Dr Sax*** pour évoquer un monde jeté hors de contrôle, au moment où le jeune Jackie Duluoz atteint sa puberté, bien que Jan, pour ce que j'en sais, n'a jamais volontairement recherché à imiter les œuvres de son père. Au tout début du livre de Jan, l'inondation et le brouillard perturbent les gens, les menant ***doucement, silencieusement à la folie*** et il y a un indice à l'effet que des êtres humains en seraient rendus sur le point de commencer à s'entre-tuer.

Cette atmosphère d'apocalypse imprègne le roman et il y a abondance de références à la fin de l'humanité. En fait, elle avait l'intention, avec ces jeux de mots bien particuliers à l'humour de Jan, d'intituler le chapitre final où Claire part à la recherche de sa sœur disparue, Maxine, « Apocalypso ». Il est clair qu'au moment d'écrire tout cela Jan s'approchait de l'ultime échéance de sa propre existence et une bonne part de ce à quoi elle travaillait consistait à tenter de discerner sa propre vie dans la grande continuité de l'humanité, et de fusionner les deux. Ce faisant, elle y trouve pour elle-même une grande consolation. Elle avait été privée d'une vie familiale unie, mais comme elle l'énonce dans « Hedda's Garden » (une sorte de version perverse du paradis terrestre), elle était parvenue à ce que ***« le vieux rêve qu'elle chérissait se réalise, celui que le monde entier soit son foyer (being at the earth's hearth)»***, ayant en sorte reconstitué et rejoint la grande famille de l'humanité.



Photo : Gerald Nicosia

En mars 1995, Jan Kerouac rencontra Anthony Stillman Bliss (1946-2017) conservateur des manuscrits et livres rares à la bibliothèque Bancroft Library, University of California à Los Angeles, pour discuter du dépôt des archives de son père dans cette célèbre bibliothèque.

Par bonheur, Jan a complété les plus importants chapitres du livre : ***Chernobyl Swan*** et ***Trainsong Park***, les deux se classant, je crois, parmi les meilleurs ouvrages courts de fiction écrits par n'importe quel écrivain américain de la dernière décennie du vingtième siècle. Partout dans le livre Jan avait étayé cette idée naïve et pleine de jeunesse qu'elle pouvait éviter de devenir un des éléments malsains de ce monde en se limitant à observer l'humanité à travers les yeux d'un enfant, comme n'importe lequel de ces voyageurs du métro qui, la tête plongée dans son journal, allant ou revenant du travail à la maison, lit au sujet d'un désastre nucléaire dans le fin fond de la Russie. Mais dans ***Chernobyl Swan***, Claire découvre que le témoin ne peut éviter de devenir lui-même un rouage de la machine diabolique. Elle brise un œuf de cygne espérant y découvrir comme elle s'y attend, un embryon mort, tué par un violent orage, probablement radioactif en raison des retombées de l'accident nucléaire survenu à la centrale de Chernobyl. Mais l'embryon était toujours bien vivant et, son geste posé pour confirmer ses appréhensions, a fait que c'est elle-même qui l'a tué. *« Bien qu'elle se sente coupable d'avoir commis un crime terrible en brisant l'œuf, elle se rassure par sa conviction que de toute manière, il était dû pour mourir. »* En quelque sorte, Jan résume sa vie entière par cette unique et brillante évocation. Si elle n'avait jamais rien produit de son existence traumatisée, Jan serait inéluctablement décédée. Mais en cherchant à mener une vie remplie, aventureuse et créative, elle a ironiquement précipité son propre décès.

Incidemment, le chapitre ***Chernobyl Swan*** contient, à mon avis, quelques-uns des passages les plus évocateurs sur la ville de New York qu'ait écrit n'importe quel écrivain américain, une réalisation qui, à elle seule, pourrait qualifier Jan Kerouac au titre d'écrivain remarquable.

Trainsong Park relate en fait la mort de la mère de Jan, Joan Haverty, en 1990. Ça se compare en force et en intensité à la grande scène de son second roman ***Trainsong,*** où elle médite sur le décès de son père alors qu'elle est à la résidence d'Allen Ginsberg à Boulder, Colorado, le 21 octobre 1982. Dans ***Trainsong Park***, Jan tente d'observer la mort face à face pour y voir ce que ça signifie vraiment. Sa mère est prétendument partie ou « est-elle partie ? » se demande Jan. Les souvenirs de sa mère dominent la conscience de Jan et pour elle, sa mère est toujours intensément vivante. Mais la grosse chose qui lui manque est la voix bien particulière de Joan. Pour Jan, la mort, c'est le *Grand Silence*. Les enfants de Joan peuvent maintenant gambader partout dans sa maison, ouvrir les tiroirs interdits sans craindre de se faire crier de cesser et ça les fait se sentir tout à coup comme de petits moutons craintifs, comme s'ils avaient commis une grosse faute en usurpant ce qui aurait été son droit à elle de contrôler sa propre maison. Joan avait été une femme immensément forte, de toute évidence capable de surmonter toutes les formes de l'adversité humaine, mais en un sens, elle avait failli dans la tâche de surmonter le pire des problèmes humains : la mort. « Tu ne peux pas faire erreur comme ça et échouer bêtement », de se plaindre Jan à sa mère toujours bien présente dans sa tête. Face à la futilité des efforts des enfants pour faire



Avril 1995 — Jan Kerouac lève son verre au succès de son projet de sauver les archives de son père en compagnie de son cousin, Paul Blake Jr. et de sa partenaire, Linda.

œuvre utile de ce qu'elle leur a laissé, même l'Armée du Salut refuse ses meubles délabrés, Jan fait un commentaire émouvant sur notre dénuement à tous face à cette destructrice, cette « haillonneuse », cette faucheuse.

Lors de cet été excessivement chaud de 1995, Jan est déménagée à San Anselmo, Californie, à quelques milles de chez moi. Pendant tout l'été, elle a eu une contusion noirâtre et bleuâtre de la grandeur d'un cinq sous sur le dessus du pied droit, ce qui lui faisait extrêmement mal et lui rendait impossible de marcher plus de quelque verges sans devoir s'arrêter pour réduire la douleur. Inutile d'ajouter qu'elle n'a fait aucun voyage cet été-là et même l'idée de prendre le bus était devenue impensable. Alors, je me rendais à sa maison plusieurs fois par semaine et je la conduisais à l'épicerie, à la pharmacie pour des bandages et des onguents, à la buanderie et habituellement à la fin de ses courses, à un café ou un restaurant pour relaxer une heure ou un peu plus — avant qu'elle ne retourne travailler à son roman dans la chaleur étouffante de sa maison. Cet été-là, ce fut dans cette douzaine de différents cafés et restaurants, tout autant que lors de ces fameux appels tardifs, que j'ai entendu ses dernières ébauches en vue de compléter ***Parrot Fever***.

Un des sujets qui me passionnaient le plus était les scènes que Jan élaborait et qui, pour une première fois, allaient explorer en profondeur sa relation avec les hommes. Une telle scène clef se devait d'être une description du numéro de *strip-tease* de Claire dans un minable *topless club* d'Eugene, Oregon, — qui devait évoquer le propre numéro de *strip-tease* de Jan dans un tel endroit, peu de temps avant son départ pour Porto Rico et sa quasi fatale défaillance rénale. Jan m'a confié que la scène constituait une confession de son affection pour le *strip-tease* : « Tu as toute la scène et la musique pour toi et tu en fais ce que tu veux. » précisa-t-elle. Elle avait abordé ça d'une manière créative, inventant toutes sortes de costumes imaginatifs et des séquences de danse, plusieurs faisant appel au tatouage de l'étoile noire sur sa cuisse, cadeau reçu de son premier véritable amour, Paul Ortloff, alors qu'elle avait à peine douze ans. Ce qui donnerait au tableau sa tension et sa clarté serait le contraste entre ce que Claire espérait, c'est à dire une adoration amoureuse de la part des hommes pour qui elle dansait, et ce qu'elle a effectivement récolté : « une bande d'idiots calleux qui voulaient qu'elle se mette à poil au plus vite pour la voir complètement nue. » La scène, selon Jan, serait le paradigme de sa vie : sa quête d'amour trompée à répétition par des hommes qui ne voulaient que voir le torride, rusé symbole sexuel, la *Marilyn Monroe* que Claire tient tellement à devenir dans un des premiers chapitres de ***Parrot Fever***, et non pas la fille solitaire que personne n'aime, cachée à l'intérieur. L'image où Jan transposait cette cruelle insensibilité m'a alors tellement plu que j'en ai pris note dans mon carnet : « les hommes [au *strip club*] la regardaient [Jan /Claire] avec des yeux diaboliquement blancs et laiteux sous l'effet du *black light*. » (Éclairage de scène ultra-violet - n.d. t.)

Une autre scène, aussi inspirée par la vie de Jan, était celle où l'une des deux filles, probablement Maxine, dont le personnage demandait à être plus coloré, roule en bus dans Manhattan avec sa mère alors qu'elle a environ deux ans. La petite relève sa jupe pour montrer ses jolies culottes neuves, sachant bien comment elle est elle-même jolie, ce qui embarrasse sa mère à qui les gens sourient pour manifester leur appréciation pour sa jolie petite fille. « Leurs sourires s'adressaient bien à la mère » de dire Jan, « mais la petite croyait bien qu'ils lui étaient destinés. » Et rapidement la fillette développe une dépendance pour cette sorte de « débordement d'affection », qui, selon Jan, était la seule équivalence qu'elle pouvait trouver à une affection paternelle inexistante pour elle.

Il devait aussi y avoir des scènes détaillées de la vie de Claire avec Louie, le gigolo Porto Ricain. Claire, à nouveau, selon l'expérience de Jan avec un gars de Porto Rico, devait continuellement se surpasser pour satisfaire les besoins de Louie mais, lorsqu'elle avait à son tour besoin de choses essentielles, chose aussi évidente qu'un transport à l'hôpital quand

son corps a commencé à donner des signes d'effondrement, Louie la rabrouait, répondant que c'était trop le déranger. À un certain moment, Claire aurait une vision lumineuse révélant les origines de ce besoin excessif de se montrer aussi servile à l'égard des hommes. Jan désirait remémorer cet épisode authentique de sa vie où elle avait passé une heure en compagnie de son père, chez elle, dans un immeuble à logement, alors qu'elle avait environ dix ans. Elle a déclaré qu'un « éclair de reconnaissance tout bleu » avait illuminé leur regard et qu'elle avait perçu à quel point il avait été peiné par le fait de devoir se détacher d'elle pour la suite de la visite. C'est à ce moment qu'elle a décidé que c'était sa vocation d'empêcher les hommes d'être blessés. C'est cet instant, de prétendre Jan, qui a marqué le début de toutes ces années à prendre soin de gars qui n'étaient que de gros bébés, les laissant abuser d'elle et se blâmant sans cesse de leur désenchantement.

La mère de Jan se devait aussi d'y figurer pour être gratifiée de sévères reproches, ce pour la première fois dans ses écrits, bien qu'elle l'eut souvent blâmée lors de conversations privées avec moi et avec d'autres amis intimes. Elle désirait créer une scène où l'une des filles, probablement celle qui exhibait ses petites culottes dans le bus, espérant un câlin et un baiser de sa mère, se voit repoussée froidement. La réalité, de dire Jan, a été que Joan ne l'a presque jamais serrée contre elle entre ses bras alors qu'elle était toute petite, elle ressentait donc qu'une telle absence de marques d'affection physique pouvait lui avoir fait véritablement tort sur le plan émotionnel.

Il m'a semblé que ce qui rendrait ***Parrot Fever*** aussi radicalement différent des livres précédents de Jan, c'est cette approche sans retenue qui rendrait tout le monde, sa mère, son père, ainsi qu'elle-même, (ou devrait-on dire « ses elles-mêmes »), exposés sans réserve à une analyse critique. En septembre 1995, tout juste avant qu'elle ne retourne à Albuquerque pour la dernière fois, Jan m'a dit vouloir refondre tout le livre selon le point de vue de Jacob. De toute évidence, elle deviendrait bientôt beaucoup trop malade pour même pouvoir entreprendre une révision aussi imposante, mais il y avait bien dans ce projet une pulsion artistique authentique. Elle admettait que de se voir ainsi disséquée en deux demi-sœurs, lui faisait détester beaucoup de choses mises en évidence de sa propre personnalité et de son comportement. Elle trouvait en Jacob un personnage beaucoup plus sympathique et aimable, le genre de personne qu'elle aurait désiré être. Beaucoup de son inspiration pour le chapitre ***Jacob*** reposait sur sa relation avec son agent, Peter Livingston, décédé plus tard du SIDA. En réalité, disait-elle, il y a eu aussi un côté sordide dans cette relation, puisqu'elle y avait entretenu une liaison amoureuse secrète avec Livingston en dépit du fait qu'il était alors marié.



Avril 1995— Jan Kerouac et son cousin, Paul Blake Jr. chez Gerald Nicosia. (Photo : Gerald Nicosia)

Je crois que si toutes ses façades protectrices et ses histoires dissimulatrices avaient été révélées, du moins de la manière dont elle m'avait suggéré que ce soit fait dans ***Parrot Fever***, Jan aurait vraiment pu produire un très grand roman. Elle m'avait dit que le roman aurait contenu essentiellement deux mantras (ou morales). Un qui se situe dans une scène où l'une des deux demi-sœurs aperçoit une jeune fille sexy et langoureuse, se faufilant joyeusement en mini-jupe dans un quelconque café, inconsciente de toute la réalité misérable qui l'entoure et la demi-sœur de se dire : « Tu ne perds rien à attendre ma chère, tu vas découvrir ce que *douleur* veut dire. » Ce mantra se voulant une vision de la souffrance universelle dont toute chair est héritière, pour paraphraser Dostoïevski. L'autre mantra serait intégré dans une scène qui, à mon idée, était un trait de génie absolu, une rencontre de Claire et sa mère à l'hôpital du Sacré-Cœur d'Eugene (Oregon) tout juste avant le décès de Joan.

Pour dernières paroles, Joan a murmuré : « Jan, tu sais que ça va bien aller, n'est-ce pas ? » Croyant que sa mère voulait être réconfortée, Jan a répondu : « Oui. » Lors du trépas de sa mère quelques heures plus tard, Jan a été prise d'un grand sentiment de culpabilité pour lui avoir menti. Mais éventuellement, Jan, et ce serait la clef de la scène, finit par y voir ce qu'il en ressortait réellement ; une tentative de Joan pour réconforter Jan. Ce fut toute

une révélation pour Jan que de voir une personne à l'article de la mort se préoccuper tellement des besoins d'une autre au point d'en faire sa priorité. Bien que sans pratique religieuse conventionnelle, Jan était définitivement à la recherche d'une forme de vérité religieuse ou spirituelle à l'approche de sa propre mort et cette dernière manifestation d'altruisme de la part de Joan a en sorte constituée pour Jan, une dernière planche de salut, un moment dont elle pourrait se souvenir quand elle serait elle-même en besoin de réconfort, un présent qui ne pourrait jamais lui être enlevé. L'importance de prendre soin des autres allait alors devenir l'autre grande leçon de ce livre.

« Pourquoi voulait-elle donner ce titre de ***Parrot Fever*** *? »* ont demandé certaines personnes. En réalité, Jan adorait les perroquets, tous les oiseaux en fait, et qu'en marge de sa vie réelle de « fleur de macadam » elle avait souvent eu des perroquets comme animal de compagnie. Mais au-delà de tout ça, je crois qu'elle ne pouvait trouver meilleur symbole que le perroquet pour imager le message essentiel de son livre. C'est une créature bienveillante, aimant les humains, amusante et enfantine, mais c'est aussi le porteur d'une maladie potentiellement fatale. Ce paradoxe est au cœur de cette double perception qui caractérise le livre. Ce petit perroquet vert, agile, curieux et fuyant symbolise Jan elle-même, ou du moins une partie significative de son caractère, et la maladie qu'elle tente d'éviter… la mort. Elle tente de l'éviter en devenant l'observatrice experte, son chroniqueur, mais en bout de compte c'est insuffisant pour la sauver de l'universelle et fatale contamination. Malgré tout, elle parvient à accepter le comportement dérangeant du perroquet et même son appétit de destruction, elle apprend à tolérer ses intrusions importunes et même apaiser ses humeurs rageuses avec ses propres chansons d'amour, tout comme Jacob parvient à se faire un ami de Mackie et à jouer pour elle au piano des ouvrages classiques tel que ***Les Oiseaux Tristes***.

Voilà donc ce que je pense de ***Parrot Fever****,* comme étant la dernière chanson d'amour de Jan offerte à sa propre vie tourmentée.

Achevé de traduire par J.A. Michel Bornais et révisé par Yolande Genest, à Québec, le 22 mai 2006.



Jan adorait les perroquets et elle le montre à Jacques Kirouac en lui faisant parvenir cette carte postale le 1er mars 1996, trois mois avant son décès à Alburque au Nouveau-Mexique. (collection Jacques Kirouac)

DIVERS TÉMOIGNAGES D'AFFECTION POUR JAN KEROUAC



Photo : collection AFK

Le 5 juin 1997, une cérémonie en hommage à Jan Kerouac eut lieu en l'église Saint-Louis-de-Gonzague à Nashua au New Hampshire pour souligner le premier anniversaire de son décès. Après la messe, les participants se rendirent au cimetière paroissial Old Saint-Louis-de-Gonzague pour enterrer les cendres de Jan décédée le 5 juin 1996.

Quelques membres de notre association étaient présents. De gauche à droite : Alberte Garon et son époux, Jacques Kirouac, président fondateur de l'AFK, Claire Robert, épouse de Jean-Yves Kirouac, Clément Kirouac, alors président de l'*Association des familles Kirouac*, et Jean-Yves Kirouac.



Nashua, New Hampshire, 5 juin 1997 à l'église Saint-Louis-de-Gonzague.
De gauche à droite, Jean-Yves Kirouac, Paul Kerouac, Jacques Kirouac et Clément Kirouac.

(Photo : collection AFK)

DIVERS TÉMOIGNAGES D'AFFECTION POUR JAN KEROUAC



Dimanche 29 août 1999. Lors du lancement de son livre Kerouac, Nashua Connection, le révérend Stephen Edington et quelques autres personnes ont profité de leur présence à Nashua pour rendre un nouvel hommage à Jan Kerouac au cimetière Saint-Louis-de-Gonzague. À l'avant, de gauche à droite : Claire Robert, Alberte Garon, Joy Stephanie Carter, Roger Brunelle, __?___, Jean-Yves Kirouac, le révérend Stephen Edington et Jacques Kirouac. À l'arrière, Luc Pelletier, __?__, __?__.

(Photo : collection AFK)



Dimanche 4 octobre 2009. La veille de cette visite au cimetière, où ont été inhumé les cendres de Jan Kerouac, Gerald Nicosia avait procédé à Lowell, Massachusetts, au lancement d'un livre intitulé ***A Life In Memory***, un recueil de textes dans lequel plusieurs auteurs et amis de Jan lui rendent hommage. Pour clore ce lancement, quelques personnes se sont rendus le lendemain sur le lot familial de la famille Kerouac à Nashua**,** New Hampshire. Dans l'ordre habituel : Brian Timperley, Jacques Kirouac, Colette Kerouac, cousine de Jack Kerouac, et son mari, Robert Deschênes, Marie Timperley et Gerald Nicosia. (Photo : courtoisie Gerald Nicosia)



9 octobre 2016. Chaque visite des membres de l'Association à Lowell au Massachusetts ou à Nashua au New Hampshire se traduit maintenant par un hommage à Jan Kerouac lors d'une visite sur le lieu du dernier repos de cette famille Kerouac originaire de Saint-Hubert-de-Rivière-du-Loup (Québec).

De gauche à droite : Mary Emmerick, professeure et journaliste de Chicago, une amie proche de Jan, Jacques Kirouac, président fondateur de l'AFK et Gerald Nicosia, biographe de Jack Kerouac et grand ami de Jan Kerouac.

(Photo : François Kirouac)

POUR EN SAVOIR PLUS SUR JAN KEROUAC

L'auteur de ***MEMORY BABE***, Gerald Nicosia, a publié en janvier 2009, un volume sur Jan Kerouac, fille de l'auteur franco-américain Jack Kerouac. Intitulé ***JAN KEROUAC, A LIFE IN MEMORY***. Ce livre de 189 pages contient des textes signés par dix-sept auteurs incluant l'éditeur ainsi que Jacques Kirouac, le président fondateur de l'*Association des Familles Kirouac*.

Le volume est disponible uniquement en anglais. Il est possible de le commander en communiquant avec l'AFK à :

association@famillleskirouac.com

au coût de 20 $ canadiens plus les frais de poste; ou auprès de l'auteur, en écrivant et en incluant un chèque de 45 $ américains, frais de poste inclus, à Gerald Nicosia, P.O. Box 130, Corte Madera, CA, USA, 94976-0130.

Nous vous rappelons que l'Association a contribué financièrement à la publication de ce livre.

Voici un aperçu du contenu de ***JAN KEROUAC, A LIFE IN MEMORY*** : les témoignages des dix-sept auteurs sont précédés de Remerciements (p.9), d'une Introduction (p.11), et d'une Note de l'éditeur (p.17).

Phil Cousineau (p.21)
The Night I Drove Kerouac Home; Un soir j'ai ramené Jan chez elle.

Adiel Gorel (p.25)
Travels with Jan: The Girl with that Special Ping; Voyager avec Jan, la fille au je-ne-sais-quoi spécial.

John Zielinski (p.28)
The Babe Who Broke My Heart; La beauté qui brisa mon cœur.

Lee Harris (p.30)
Janny Kerracky and the Turquoise Pools; Janny Kerracky et les eaux turquoises.

John Allen Cassady (p.35)
How I Almost Married Jan Kerouac; Comment j'ai failli marier Jan Kerouac.

Carl Macki (p.37)
Jan Kerouac-In Appreciation; Reconnaissance et appréciation

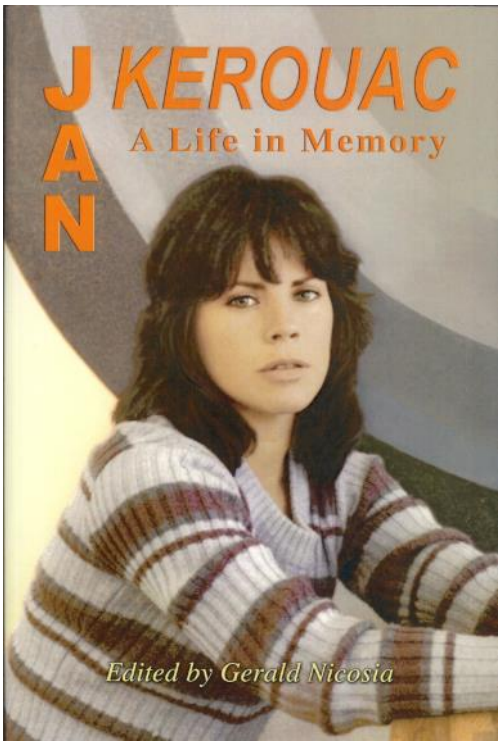
Phil Cousineau (p.53)
The Mythic Journey of Jan Kerouac; Le voyage mythique de Jan.

Jacques Kirouac (p. 67)
Jan Kerouac's French-Canadian Family; La famille canadienne-française de Jan Kerouac.

Mary Emmerick (p.75)
Jan Kerouac: A Spontaneous Life; La vie spontanée de Jan.

Brad Parker (p.93)
Remembering a Lost Friend; souvenir d'une amie disparue.

Aram Saroyan (p.101)
Children of the Famous: The Final Evolution of Jan Kerouac; les enfants des gens célèbres, transformation finale de Jan Kerouac.
Brenda Knight (p.105)



The Aquarian Connection: Jan's Last Phone Calls; Connexion Verseau, dernières conversations téléphoniques avec Jan.

Lynn Kushel Archer (p.110)
Jan Kerouac: My Boss and Friend; : Jan Kerouac, ma patronne et amie.

R. B. Morris (p.127)
The Spirit of a Kerouac; L'esprit (courage, énergie) d'une Kerouac.

Buddah (John Paul Pirolli) (p.129)
Two Children of the Sixties; Deux enfants des années soixante.

Dan McKenzie (p.133)
The Great, Sad, Indian Heart of Jan Kerouac; Le grand et triste cœur indien de Jan.

Gerald Nicosia (p.136)
What She Intended: A Recollection of Jan Kerouac's Years of Work on ***Parrot Fever***; Souvenirs des années de rédaction de ***Parrot Fever*** et les intentions de Jan.

Pour conclure, une entrevue avec Jan par Gerald Nicosia (p.149-*Interview with Jan*). Finalement des notes sur les différents auteurs; (p.185-*About the Authors*).

POUR EN SAVOIR PLUS SUR JAN KEROUAC

The Last Days of Jan Kerouac

The Last Days of Jan Kerouac (Les derniers jours de Jan Kerouac) présente des extraits d'une biographie intégrale de Janet Michele Kerouac que Gerald Nicosia, le célèbre biographe de Jack, prépare depuis longtemps. Ce livre de 55 pages, publié par Noodlebrain Press en 2016, est disponible en anglais seulement.

On peut le commander en communiquant avec l'AFK à :
association@famillleskirouac.com
(au coût de 20 $ canadiens plus les frais de poste);

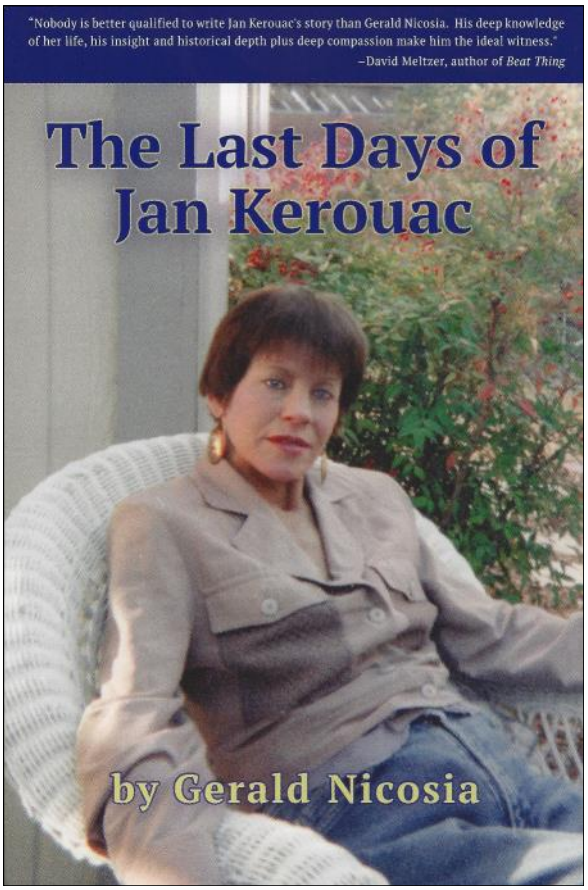
Directement de l'auteur, (35 $ américains, frais de poste inclus):
Gerald Nicosia, P.O. Box 130, Corte Madera, CA,
USA, 94976-0130

Traduction de quelques commentaires de personnalités littéraires

Allan Ginsberg déclara *Memory Babe* remarquable. Disponible en plusieurs langues, *Memory Babe* est reconnu comme la meilleure biographie de Jack par la critique mondiale incluant le *Chicago Sun-Times* et *London Times Literary Supplement.* Memory Babe. Dans *The Last Days of Jan Kerouac*, Nicosia essaie de présenter un portrait sympathique de l'unique enfant de Kerouac, que Jack, de son vivant, refusa de reconnaître publiquement. Jan fut souvent boudée et incomprise à cause de son enfance vécue dans les rues de New York des années soixante. Nicosia nous montre une jeune femme réfléchie, sensible, souvent troublée mais aussi une artiste profondément attentionnée et généreuse qui désirait laisser un héritage littéraire, pas nécessairement aussi important que celui de son père, mais qui pourrait le compléter et aiderait à porter le message des écrivains Beat à la génération suivante.

Aram Saroyan, auteur de *Last Rites & Genesis Angels*: *the Saga of Lew Welch & the Beat Generation* (Derniers sacrements et anges de la genèse: la saga de Lew Welch et de la génération Beat), écrit : *Le célèbre psychanalyste britannique Donald Winnicott divisait la race humaine en deux groupes, ceux qui ont bénéficié de parentalité « suffisante » et ceux qui n'en n'ont pas eu, et il ajoutait que c'était le devoir des premiers de prendre soin des seconds. En lisant ces extraits saisissants de la biographie de Jan Kerouac décrits par Gerald Nicosia, on constate les troublantes conséquences de cette théorie dans la vie de la fille si durement négligée de Jack Kerouac.*

Nicosia, dont Memory Babe est reconnu comme la biographie définitive de Jack, démontre la patience et la générosité d'un saint envers la pitoyable vie de la fille de Kerouac. C'est presque un double portrait de l'auteur et de son sujet où le lecteur se retrouve dans l'un ou l'autre protagoniste. Si ce n'était pas vrai, ce serait de la grande fiction. J'ai trouvé ce récit extrêmement prenant.



Oliver Harris, président du *European Beat Studies Network* et éditeur du livre de William S. Burroughs intitulé *Letters, 1945-1959 and Junky: the definitive text of « Junk »* (lettres, 1945-1959 et *accro* : définition définitive de *Junk*), écrit : *En partie documentaire et en partie polémique,* ***The Last Days of Jan Kerouac*** *est écrit par Gerald Nicosia avec la passion qu'on lui connaît pour une histoire encore jamais racontée. Nicosia jette la lumière dans les recoins cachés de cette tragédie, la vie tragiquement négligée de la fille de Kerouac, rejetée et abandonnée; cette biographie accrocheuse est un défi très personnel et très intelligible écrite pour rendre justice à la vie et à l'œuvre de Jan.*

David Meltzer, auteur de *Beat Thing*, *écrit : Personne n'est plus qualifié que Gerald Nicosia pour écrire l'histoire de Jan Kerouac. En plus de connaître sa vie en détail, sa perspicacité, et l'importance de ses connaissances historiques en plus de sa profonde compassion font de lui le témoin idéal.*

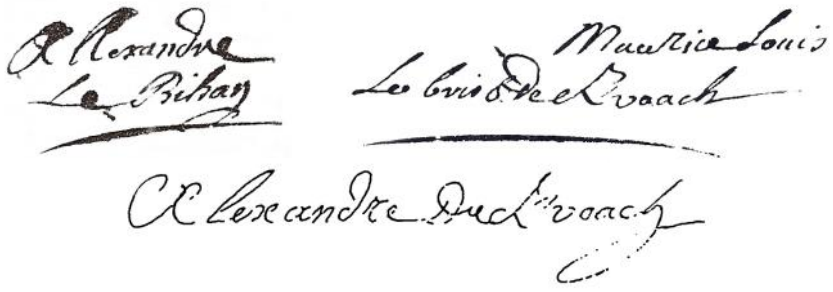
Postes Canada
Numéro de la convention 40069967 de la Poste-publication
Retourner à l'adresse suivante :
Fédération des associations de familles du Québec
C.P. 10090, Succ. Sainte-Foy, Québec (Québec) G1V 4C6
IMPRIMÉ—PRINTED PAPER SURFACE

Notre devise

Fierté Dignité Intégrité



Fondation : 20 novembre 1978
Incorporation : 26 février 1986
Membre de la
Fédération des associations
de familles du Québec
depuis 1983



Vous connaissez d'autres descendants d'Alexandre de Kervoach qui se sont illustrés?

Faites-les nous connaître en nous écrivant!

Pour nous joindre ou être informé de nos activités

Siège social
3782, Chemin Saint-Louis
Québec (Québec)
Canada G1W 1T5

Site Internet
www.famillleskirouac.com
Courriel : afkirouacfa@hotmail.com

Responsable du recrutement :
René Kirouac
Téléphone : (418) 653-2772

SERVICE DE BULLETIN PAR COURRIEL

LE TRÉSOR EXPRESS

Pour recevoir les bulletins d'information de l'Association des familles Kirouac inc., communiquez votre adresse courriel à:
afkirouacfa@hotmail.com

C'EST GRATUIT